

DOMINIQUE SETZEPFANDT

La Cathédrale d'Évry

Église

ou Temple Maçonique ?



FAITS & DOCUMENTS

DOMINIQUE SETZEPFANDT

La Cathédrale d'Évry
Église
ou Temple Maçonique ?

Du même auteur

- *François Mitterrand, grand architecte de l'univers. La symbolique maçonnique des grands travaux de François Mitterrand ;* préface d'Emmanuel Ratier, Faits et documents, 1995.
- *Paris maçonnique : à la découverte des axes symboliques de Paris ;* Faits et documents, 1996.
- *Guide du Paris ésotérique. Itinéraires maçonniques, ésotériques et gnostiques dans la capitale ;* Faits et Documents, 1998.

Faits & Documents, 1996



Ceux qui trouvent sans chercher, sont ceux qui ont longtemps cherché sans trouver.

Un serviteur inutile, parmi les autres

MAI 2011

SCAN, ORC, mise en page

LENCULUS

Pour la Librairie Excommuniée Numérique des CUrieux de Lire les USuels

SOMMAIRE

Quand l'architecture catholique s'inspire de Pythagore	7
Une cathédrale en forme de monument maçonnique	8
L'exemplaire choix des (faux) exemples	12
Le Temple de la Moralité	13
La très (peu) édifiante histoire tronquée d'un édifice en forme de colonne tronquée	14
L'étonnant Comité de parrainage de la cathédrale	18
Retour sur la colonne	21
La couronne d'arbres ou quand l'arbre ne cache pas la forêt mais le Chiffre de la Bête !	23
La verrière triangulaire : le Triangle des Bermudes où disparaît la fable de la « cathédrale » édifice catholique	25
Le labyrinthe qui ouvre la route de la Porte des Dieux	29
La religion des bâtisseurs de cathédrale	34
Omphalos et axe : de nouveau l'obsession d'une géographie magique	38

« Si Dieu existe, il a très mauvais goût » titrait avec humour et humeur le *Canard enchaîné* du 3 avril 1991. L'hebdomadaire satirique poursuivait sa diatribe en expliquant que l'architecte Mario Botta serait en réalité « un anticlérical sournois » ayant construit délibérément une « cathédrale gazomètre ». Les épithètes les plus désagréables (qui furent souvent les plus pertinentes) ont été employées pour décrire la « seule cathédrale construite au XX^e siècle » : poubelle de salle de bains, bâton de rouge à lèvres, silo à grains, château d'eau...

Incontestablement l'œuvre est laide mais, curieux paradoxe, parfaitement intégrée dans un environnement urbain d'une rare médiocrité architecturale ; c'est au contraire une cathédrale gothique — ou néogothique — qui aurait été totalement incongrue dans cet épouvantable empilement de cartons à chaussures baptisé par antiphrase « ville nouvelle ». Bien que l'envie ne nous en manque guère, nous ne joindrons pas nos récriminations esthétiques au chœur des pleureuses de l'art sacré assassiné. Notre propos est tout autre : démontrer, preuves à l'appui, que l'on ne se trouve pas ici en présence d'une église catholique mais d'un temple maçonnique rigoureusement construit selon des concepts métaphysiques directement inspirés de la doctrine pythagoricienne. La cathédrale d'Evry s'inscrit d'ailleurs, tant par l'implication de hauts dignitaires de l'ère Mitterrand que par la symbolique arithmologique et maçonnique qu'elle dévoile au grand jour, dans la logique des Grands Travaux mitterrandiens que sont la pyramide du Louvre et les colonnes de Buren.

Quand l'architecture catholique s'inspire de Pythagore

La cathédrale d'Evry n'est pas la première victime d'une contamination de l'art sacré par l'architecture mitterrandienne d'inspiration pythagoricienne. A son tour, après l'architecture et l'urbanisme profanes, l'Eglise de cette fin de siècle a succombé à la nouvelle mode et, surtout, ce qui est beaucoup plus inquiétant, à la fascination des corps géométriques simples et à leur rigueur mathématique. Derrière le dépouillement austère (façon polie d'exprimer son effroyable stérilité) d'une architecture contemporaine qui ne pouvait que séduire des clercs déboussolés en pleine « recherche » de « l'authenticité de l'Eglise primitive » se dissimule et prolifère une véritable Gnose s'exprimant par les Nombres et les Formes.

L'exemple le plus exotique et extravagant est probablement la *Nova Cathedral* de Rio de Janeiro au Brésil : l'architecte Oliviero Fonseca a conçu une cathédrale

pyramidale directement inspirée des temples précolombiens où l'on honorait, par d'incessants sacrifices humains, de terribles divinités assoiffées de sang. La France n'est pas en retard : ainsi l'église Saint-Marcel, dans le XIII^e arrondissement de Paris, est pourvue d'un clocher en forme de triangle. Quant à l'église Notre-Dame-de-l'Arche d'Alliance, rue d'Alleray dans le XV^e arrondissement de Paris, elle affecte une forme cubique rappelant celle de l'arche de l'alliance. Une fois achevée, elle sera recouverte de bois comme son illustre modèle, avec, à l'extérieur, une résille métallique présentant un quadrillage basé sur le symbolisme du 8 ; chaque face du cube dévoilera un damier de 64 cases au symbolisme numérique identique à celui des pyramidions entourant la pyramide du Louvre.



Le « clocher » de l'église du Sacré-Cœur, à la Terrasse, près de Saint-Étienne offre une étonnante anticipation de l'utilisation de la colonne tronquée pour l'édification d'une cathédrale catholique.

Une cathédrale en forme de monument maçonnique

Bien que fort inhabituelle pour une église, la forme de la cathédrale d'Evry n'est pas unique, L'église du Sacré-Cœur, à la Terrasse dans la proche banlieue de Saint-Etienne, présente un clocher en forme de demie colonne tronquée. De face, la colonne présente l'aspect d'une spirale ou plutôt de l'escalier hélicoïdal de l'iconographie maçonnique. Au sommet du clocher, au-dessus du carillon, on a dressé une croix presque invisible car on ne peut l'apercevoir que selon un angle assez fermé sur le côté de l'édifice. Disposition assez curieuse pour une église, on en conviendra. Mais tout « s'explique » si l'on considère la petite avancée triangulaire supportée par une colonne sur le côté gauche de l'église. Non seulement inutile et inesthétique, elle gêne

en outre considérablement l'accès à l'entrée du garage ; son seul rôle est de « signer » discrètement l'inspiration maçonnique du bâtiment.

Symbole maçonnique, dans les cimetières, la colonne tronquée orne la sépulture d'un franc-maçon. Ce symbole funèbre représente le maçon (pierre taillée par opposition au profane, pierre brute) dont l'élan vital (la colonne) est interrompu par la mort avant qu'il n'ait atteint la perfection (la brisure) mais dont les vertus (la couronne de lauriers qui orne le pylône) honore l'existence terrestre. La colonne brisée symbolise aussi, comme nous le verrons plus loin, le Temple de Salomon que les adeptes doivent reconstruire, mais également la Tour de Babel.



Un des plus beaux monuments funéraires en forme de colonne tronquée au cimetière du Montparnasse à Paris. L'inspiration de l'architecte de l'église de la Résurrection à Evry est manifestement maçonnique.

Constamment, dans la littérature consacrée à la cathédrale, qu'il s'agisse des textes émanant du diocèse ou de l'ouvrage de Claude Mollard, revient la hantise d'une confrontation avec la symbolique maçonnique. Comparaison que l'on s'efforce d'évacuer assez maladroitement le plus souvent. Ainsi dans *Parole(s)* 91 n°7 d'avril 1995, on explique : « certains ont cru trouver à Evry des relents de franc-maçonnerie. Or il faut rappeler que la tour, la colonne comme le triangle ont été utilisés à l'origine en Egypte, en Grèce ancienne et dans l'empire romain... ». Il est des dénégations qui constituent de remarquables confirmations : l'auteur de cette naïve mise au point ignorait probablement tout de l'existence de la maçonnerie égyptienne et de la revendication, par les historiens maçons, d'une filiation maçonnique remontant — au moins — aux *collegia* de l'Empire romain. Sous la plume de clercs ne manquant pas

d'imagination ni d'humour involontaire, la colonne tronquée devient ainsi l'Arbre de Vie. Par prudence, on « oublie » bien sûr toute référence à l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal et à l'arbre comme symbole de l'axe du monde (ce qu'est également l'Arbre de Vie au centre du jardin d'Eden, au pied duquel prennent naissance les quatre fleuves du Paradis).

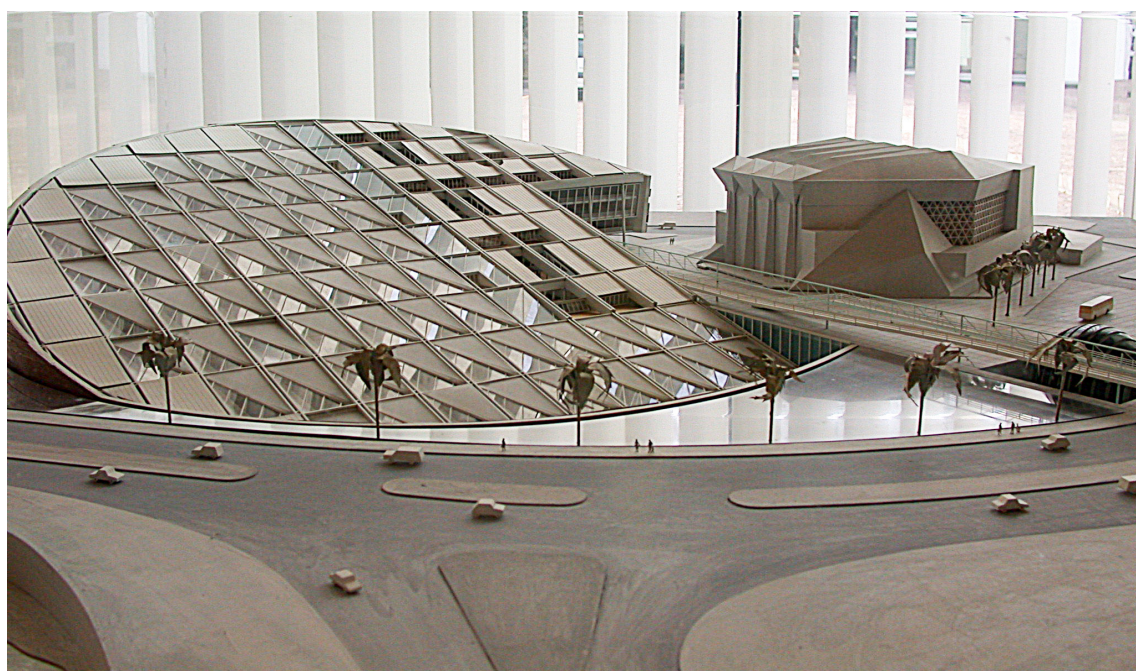
La colonne tronquée maçonnique, sous son aspect symbolisant la reconstruction du Temple de Salomon, se rencontre fréquemment dans l'architecture contemporaine. Rien que pour Paris, on peut citer les deux tours jumelles du quartier Valmy à la Tête-Défense et le rond-point central de la place de Catalogne dans le XIV^e arrondissement de Paris (quartier aménagé par l'architecte initié Ricardo Bofill).



Les tours jumelles et tronquées — du quartier Valmy à la Tête-Défense : une nouvelle illustration de la colonne tronquée maçonnique, ici sous son aspect de symbole de la reconstruction du Temple de Salomon.

À Nanterre, la terrasse d'un bâtiment de la Préfecture des Hauts-de-Seine s'orne d'une colonne tronquée. Nous sommes là dans le « fief » de Charles Pasqua déjà responsable du fameux (et horriblement dispendieux) « pôle universitaire Léonard de Vinci » dirigé par Michel Barat, l'ancien Grand Maître de la Grande Loge de France. Avant de quitter l'Europe, évoquons le nouveau siège de la Cour européenne des droits de l'Homme à Strasbourg. Œuvre de l'architecte britannique Richard Rogers, il comprendra deux édifices en forme de colonne tronquée accolés, surplombés par deux hautes colonnes carrées : les colonnes Boaz et Jakin du Temple de Salomon (voir

Les Échos du 05 mai 1994). Embarquons-nous pour la Nouvelle-Calédonie où l'italien Renzo Piano, qui avait déjà signé Beaubourg, réalise le centre culturel Jean-Marie Tjibaou (Frère du Grand Orient) à Nouméa. La partie centrale du projet, baptisée « La Case », est en fait une colonne tronquée (voir *Le Figaro* du 4 mars 1994). Revenons sur l'Ancien Monde pour découvrir le projet grandiose agréé par la Commission internationale pour la Renaissance de l'Ancienne Bibliothèque d'Alexandrie. François Mitterrand, qui faisait partie de la commission, eut ainsi le loisir d'admirer la maquette des lauréats du concours international lancé au printemps 1988 par le PNUD (Programme des Nations Unies pour le Développement). Selon *Archéologia* (n° 256 d'avril 1990) « sa forme de disque tronqué en biseau incliné vers la Méditerranée évoque l'imperturbable soleil d'Égypte et assure la rencontre entre passé, présent et futur : à l'instar du dieu solaire Ré plongeant, d'après les anciens Égyptiens, dans le monde souterrain après sa course diurne... ».



La maquette du projet de la nouvelle bibliothèque d'Alexandrie agréé par la commission internationale dont faisait partie l'ex-Grand Architecte de l'Univers François Mitterrand. Toute ressemblance avec une « cathédrale » francilienne est purement fortuite.

Mais finalement, l'œuvre qui se rapproche le plus de la cathédrale d'Evry, tant par la forme que par les concepts ésotériques qu'elle exprime est l'extraordinaire Tour Foudroyée du Désert de Retz à Chambourcy dans les Yvelines (voir nos études sur le désert de Retz dans les numéros 62 de novembre-décembre 1995 et 64 de mars-avril 1996 de la revue *Sous La Bannière*). L'énigmatique propriétaire des lieux, Monsieur le baron de Monville, que nous soupçonnons fort d'avoir été l'un de ces Supérieurs Inconnus dont le rôle occulte fut déterminant dans la genèse de la Révolution, réalisa là le chef d'œuvre de son étonnant parc à fabriques, l'un des plus beaux et des plus étranges du XVIII^e siècle. Au milieu des luxuriantes frondaisons d'un jardin magnifique surgissait la plus titanesque et la plus romantique des mines, l'ultime témoin d'un temple cyclopéen jeté à bas par la colère d'un dieu jaloux : une gigantesque colonne

cannelée brisée par le feu du ciel. Après avoir été frappée du courroux divin, cette Tour de Babel avait été aménagée en temple où, par une symbolique arithmologique et astrologique complexe, s'opérait la transmutation de l'initié en Homme Nouveau. L'escalier prométhéen destiné à prendre le Ciel d'assaut était devenu le nouveau Temple de Salomon où s'opère l'édification de l'adepte. Sans probablement en avoir conscience, M^{gr} Herbulot avait permis l'érection de tout autre chose qu'un silo à grains, fut-il surmonté d'une croix...



La Tour Foudroyée du désert de Retz : l'archétype romantique de la colonne tronquée symbolisant la Tour de Babel. Là encore, toute ressemblance avec un édifice « catholique » de l'Essonne est l'œuvre du hasard.

L'exemplaire choix des (faux) exemples

Désireux de faire accepter tant l'esthétique inhabituelle de l'édifice que les implications symboliques et liturgiques qu'entraînent fatalement un tel parti-pris architectural, les défenseurs du projet tentent de se justifier en présentant de prestigieux précédents. Ainsi parmi les modèles au cylindre de Mario Botta on propose le Saint-Sépulcre ou Sainte-Sophie à Constantinople, Neuvy Saint-Sépulcre, Rieux Minervois, Saint-Michel d'Entraigues, l'église Sainte-Croix de Quimperlé, Ottmarshiem, etc. Malheureusement, ces patronages s'ils sont prestigieux ne se révèlent guère judicieux : l'église d'Ottmarshiem offre un plan octogonal et Sainte-Sophie présente une coupole au milieu d'un plan carré. Des plans au sol peuvent faire illusion, mais la moindre coupe axiométrique fait disparaître rapidement les ressemblances factices que l'on a voulu imposer à un public peu averti. Curieusement, on oublie des exemples pourtant beaucoup plus probants comme *Santa-Costanza* à

Rome, sans même parler du temple de Vesta ou du Panthéon d'Hadrien qui offre à la fois un corps de cylindre et un éclairage par un oculus zénithal. Mais, avec de tels précurseurs, on serait bien obligé d'invoquer des modèles qui n'ont rien de chrétien. Fâcheux, même en ces temps d'œcuménisme tous azimuts.

Cette tendance à la tromperie intellectuelle se retrouve encore dans le choix des thèmes de la campagne publicitaire accompagnant l'opération de marketing direct destinée à financer les travaux. C'est Claude Mollard (*La cathédrale d'Evry*, Editions Odile Jacob, Paris, 1996, p. 139) qui l'avoue : « les deux campagnes d'affiches révèlent toutefois les difficultés de communiquer sur une image correspondant aux attentes de la population. Si cette dernière est très favorable au principe même de cathédrale, il peut en aller différemment pour son architecture. La première affiche présente une reproduction du bâtiment. Mais lorsque, neuf mois plus tard, une nouvelle campagne d'affiches est lancée, nous préférons cette fois-ci faire figurer des vitraux de la cathédrale,, de Chartres ! ».

Le Temple de la Moralité

Dans l'esprit de ses concepteurs, la ville nouvelle d'Evry (et les autres villes nouvelles de la région parisienne) devait renouer avec la tradition des villes utopiques. L'insistance curieuse de Claude Mollard à comparer, à de nombreuses reprises, la cathédrale d'Evry à un théâtre municipal nous amène à y voir une double clé : religieuse et urbanistique. Commençons par cette dernière.

Pour l'architecte franc-maçon Claude-Nicolas Ledoux, le théâtre de Besançon, qu'il acheva en 1784, était à ses yeux le lieu d'une célébration quasi religieuse resserrant le lien communautaire. Dans les plans de la ville utopique de Chaux, on compte beaucoup d'édifices moralisateurs dont Ledoux rêvait pour sa ville imaginaire, véritable hommage rendu par l'architecte initié aux idéaux sociaux de paix, d'union et de vertu qui triomphèrent de la façon que l'on sait lors de la Révolution. « Ainsi, le Panaréthéon fut conçu comme un musée de la vertu, active et symbolique.

De forme cubique, le cube étant «le symbole de l'immutabilité», le bâtiment enfermait une salle d'assemblée cylindrique, éclairée par le haut. Au centre, devait se tenir un professeur philosophe qui présiderait à la moralité de Chaux. Chaque rampe et chaque escalier conduisant au centre symbolise, comme dans la pensée maçonnique, les degrés de perfection atteints par les habitants. A l'extérieur, l'édifice est recouvert de sculptures, allégories des vertus sociales représentant la sagesse enseignée à l'intérieur. » (*La Saline royale d'Arc-et-Senans*. Hors série Beaux Arts 1992, p. 34).

C'est, le cube mis à part, une remarquable anticipation de l'œuvre de Botta. A moins, plus prosaïquement, que l'architecte italien se fut largement inspiré des rêves prométhéens de son illustre devancier. Comme tendrait à le prouver cette déclaration extraite du numéro spécial d'*Infos* 91, « Cathédrale d'Evry — Église de la Résurrection » (p. 14) : « la forme ronde est, en plus, une forme idéale pour une assemblée, car tout le monde est pratiquement équidistant d'un point focal, en l'occurrence l'autel et la « cathèdre » — siège de l'évêque —, le tout contenu dans un diamètre maximal de 29 m, avec une visibilité et un rapport acoustique très favorables. » La cathédrale d'un catholicisme post-conciliaire très laïc et maçonnisant est bien une salle d'assemblée cylindrique éclairée par le haut. L'évêque y jouera à la perfection le rôle du professeur

philosophe puisque, sauf à vouloir absolument passer pour un fieffé réactionnaire, l'enseignement du dogme est remplacé par un « magistère » moral d'inspiration rousseauiste.

Grâce à la manne financière déversée par le Frère Jack Lang, l'édifice abritera aussi un « Centre National d'Art Sacré », vaste fourre-tout culturel financé par Sysiphe-contribuable, dont la seule raison d'être est d'accélérer l'avènement d'un œcuménisme appelé à réussir la synthèse, voir même la fusion, des religions du Livre. C'est ce qu'exprime Claude Mollard dans son livre (op. cit., p. 181) : « Fallait-il, par exemple, créer une église-cathédrale catholique, ou bien faire de cette institution un lieu œcuménique ? Ainsi à Jérusalem coexistent dans la basilique du Saint-Sépulcre au moins quatre religions qui, certes, sont toutes chrétiennes d'origine, mais diffèrent très sensiblement dans leurs rituels. On aurait pu imaginer à Evry un bâtiment qui aurait réuni un temple protestant, une église catholique, une église orthodoxe. Pouvait-on aller jusqu'à y intégrer une synagogue ou une mosquée ? C'eût été une révolution considérable dont l'impact sur les esprits eût été plus important encore que celui de la cathédrale. » Ce que, malgré tous les efforts d'un clergé progressiste, on n'a pas (encore ?) pu réussir, trouve un début de réalisation avec la structure créée par le Ministre de la Culture « En revanche, ce projet œcuménique, cher à un certain nombre de chrétiens, trouve un début d'application au sein du Centre d'art sacré, une association de caractère laïque implantée dans l'édifice cathédrale, mais disposant d'une totale autonomie spatiale, financière et juridique vis-à-vis de l'Église. Il est admis que ce Centre d'art, qui réunira une documentation sur l'art sacré du XX^e siècle, s'ouvrira à toutes les pratiques religieuses du Livre, c'est-à-dire les Églises chrétiennes y compris protestantes, l'islam et la religion israélienne. » (op. cit., p. 182)

La très (peu) édifiante histoire tronquée d'un édifice en forme de colonne tronquée

Pour retracer la très curieuse histoire de la cathédrale d'Evry, le mieux est encore de s'adresser à un homme qui fut étroitement associé à toutes les phases du projet : Claude Mollard, le maître d'œuvre de la construction de la cathédrale d'Evry. Notre chroniqueur, fort bien placé de par sa fonction, a aussi d'indiscutables références : après avoir été secrétaire général du Centre Georges-Pompidou (la fameuse « raffinerie » de Beaubourg), il fut délégué aux Arts plastiques du ministre de la Culture, le coruscant F. Jack Lang, et, à ce titre, conduisit la construction des colonnes de Buren dont nous avons démontré l'extraordinaire symbolique maçonnique et cabalistique. Une fois de plus le hasard fit fort bien les choses.

Voulant camoufler la véritable genèse du projet et les invraisemblables modalités de sa conception, Claude Mollard annonce, péremptoire : « Il y a là une série de hasards, de chances qui est surprenante ». Avec cette « explication » toute faite, dont le seul mérite est de ne rien expliquer aux lecteurs pressés ou inattentifs, nos soupçons sont immédiatement éveillés. Comme souvent avec les écrits ou les réalisations des initiés, tout est là, devant nos yeux, mais invisible aux profanes. Dans un désordre savamment organisé, Mollard distille nombre d'informations intéressantes. Pour s'en convaincre, il suffit de le lire attentivement.

On apprend ainsi, page 85, que M^{gr} Herbulot et Yves Boucly, directeur général de l'Etablissement public de la ville nouvelle d'Evry, sont les initiateurs du projet : « Tous

deux décident de l'engager de concert, l'évêque ne pouvant lancer le projet sans l'accord de l'Etablissement public ». Ce qui, en bon français, signifie que l'évêque ne pouvait rien concevoir ni entreprendre sans le bon vouloir d'Yves Boucly. Mais quelques pages plus tôt (op. cit., p. 71), Claude Mollard nous avait déjà appris, que le nom de Mario Botta, l'architecte de la cathédrale, avait été « suggéré » à M^{gr} Herbulot par Yves Boucly. Confirmation en est donnée à la page 86 : « L'EPEVRY confie en 1988 à Mario Botta la mission de réaliser une esquisse architecturale. Le contrat est signé en juin 1988 après que Mario Botta eut rencontré Guy Herbulot et Yves Boucly et se fut mis d'accord avec eux sur un premier croquis ». En fait, Botta est pratiquement imposé : « Yves Boucly avait renoncé, en accord avec Guy Herbulot, à donner suite aux projets de l'architecte Yves de Calan. » En février 1988 il rejette celui de M. Guvan, soutenu par Nicolas Bouygues, à cause de ses caractéristiques : « enfermement de la cathédrale dans une enceinte de bâtiments hauts, problème d'accessibilité et de visibilité... ». Le projet de Botta fut choisi par Boucly car, à son évidente symbolique maçonnique, s'ajoutait son adéquation avec les projets de géographie sacrée des concepteurs des villes nouvelles de la périphérie de Paris (sur lesquels nous reviendrons un peu plus tard). L'évêque, en bon progressiste, et convenablement « conseillé », acquiesça au choix (fait par un autre) d'une architecture résolument « innovante ». Nous n'inventons rien : on lit page 73 : « L'intuition de l'opportunité du lancement du projet relève d'Yves Boucly ». Mollard confirme quelques lignes plus loin : « Il signe les premiers contrats et engage les premières démarches, qu'il s'agisse du terrain, des études ou des relations avec les pouvoirs publics et les élus locaux. Et il aura l'idée de faire appel à ABCD, l'agence d'ingénierie culturelle dont j'assure la direction ». M^{gr} Herbulot ne semble être là que pour donner sa bénédiction à un projet qui, pour l'essentiel, lui échappe totalement. Les véritables structures décisionnelles qui se mettent en place sont entièrement contrôlées par des gens qui ont une conception très particulière du catholicisme, même post-conciliaire.

Comme par hasard, Yves Boucly est un ami de longue date de Claude Mollard, le futur maître d'œuvre de la construction de la cathédrale. Ils se sont connus à l'Ena ; pendant que Boucly était directeur de la société d'économie mixte aménageant le quartier des Halles, Mollard était secrétaire général du centre Georges Pompidou à deux cents mètres de là. D'ailleurs, dès mai 1988, Boucly consulte son vieil ami Mollard sur les modalités d'associer partenaires privés et publics au financement du projet, le programme détaillé de la cathédrale, ses conditions d'insertion dans l'environnement urbain, le choix des artistes à associer au projet. Rappelons que le contrat avec Botta ne sera signé que le mois suivant. Tout va très vite. Mollard organise un colloque le 23 juin 1988 sur les thèmes abordés un mois plus tôt. Dès le mois de juillet, il prépare la composition du comité de parrainage destiné à être la « pierre angulaire du dispositif de communication ». La première réunion du comité a lieu à l'automne 1988.

Mollard est d'ailleurs obligé d'avouer l'extrême rapidité de décision dans le projet : « Entre ces premières études et l'annonce du projet, à peine six mois s'écoulent : la décision d'entreprendre est prise rapidement, peut-être trop rapidement d'ailleurs, comme l'indique Yves Boucly : « Entre avril et novembre 1988, la minceur des indications de programme fourni par l'évêché, le caractère non déterminant des travaux de réflexion antérieurs sur le rapport entre l'architecture et la liturgie, ont laissé libre cours, d'une part, au dialogue entre l'architecte et l'urbaniste de l'EPEVRY,

François Desbrières, sur le thème de la composition urbaine, et, d'autre part, à la présentation directe par Mario Botta du résultat de ses réflexions sur l'architecture du monument» » (op. cit., p. 87).

Il n'y a bien sûr aucun lien entre cette surprenante précipitation, que rien ne justifie de l'aveu même des principaux intéressés, et la réélection, le 8 mai 1988, de François Mitterrand. Peu après, lors de la constitution du gouvernement Rocard, Jack Lang retrouve son cher ministère de la Culture. Au printemps 1988, Mollard rencontre le grand prêtre de l'ère Mitterrand qui vient de retrouver son bureau du Palais-Royal. « J'évoque avec lui plusieurs projets sur lesquels je travaille, notamment celui de la cathédrale d'Évry. Il ne s'intéresse qu'à celui-ci. Son œil s'illumine. Il se voit déjà lui-même en « bâtisseur de cathédrale » (op. cit., p. 72). » D'ailleurs, lors d'une audience que lui a accordé Jean-Paul II, Jack Lang se présentera au pape comme... « bâtisseur de cathédrale » ! Pratiquant au suprême degré l'art de l'auto-promotion, le semillant ministre de la Culture s'imposera très vite comme le véritable *deus ex machina* du projet. A M^{gr} Herbulot est dévolu le rôle ingrat de veiller à l'intendance et au suivi des travaux. Si, dans son livre, Claude Mollard reconforte l'amour-propre fort malmené de l'évêque en le comparant — très avantageusement — à Suger, c'est en réalité Jack Lang qui s'arroge le statut prestigieux de maître d'ouvrage : « Quelques mois plus tard, il [Jack Lang] décide, balayant par avance toutes les objections, comme il sait le faire, que l'État apportera une aide au financement de l'investissement contre l'avis de tous ses collaborateurs. [...] Pourtant il se heurte aux réticences de l'administration. Dans la tradition des maîtres d'ouvrage du Moyen Âge, il veut intervenir personnellement dans l'esthétique de l'architecture, n'hésitant pas à téléphoner à Mario Botta pour lui demander de pratiquer un plus grand nombre d'ouvertures dans un édifice qu'il juge trop compact. [...] Ses exigences, le mot est ici encore prononcé, sont peut-être à l'origine de l'une des plus importantes modifications du projet entre l'esquisse initiale et le projet définitif » (op. cit., p. 72).

Au mépris de la loi anticléricale de séparation de l'Église et de l'État de 1905, le ministre franc-maçon d'un président agnostique et initié finançait le projet et imposait ses choix esthétiques et symboliques ! Paradoxalement, catholiques et laïcards se retrouvèrent ainsi dupés par leurs dirigeants respectifs. Les uns s'imaginaient ingénument que l'érection d'une cathédrale relevait uniquement de l'évêché et pas des manigances occultes des Loges. Les autres, naïvement, pensaient qu'une république fondée sur le dogme d'une laïcité intransigeante n'avait pas à se mêler de la construction d'un édifice catholique.

Dès le retour de Lang à la Culture, Mollard déclina le poste de directeur de son cabinet mais assura néanmoins, pendant quelques semaines, une « présence à temps partiel à ses côtés ». Il était donc, comme il l'avoue, le conseiller du ministre et le président de la société d'ingénierie culturelle ABCD engagée dans la construction de la cathédrale d'Évry. Cet étonnant cumul (et confusion) de fonctions allait entraîner une collaboration de plus en plus étroite entre le diocèse d'Évry et le ministère de la Culture comme en témoigne la lettre du 15 septembre 1988, où Guy Herbulot sollicite l'intervention de Jack Lang : « J'aimerais m'entretenir avec vous... étudier aussi comment porter ensemble, ministère de la Culture et Diocèse, la réalisation de ce projet. Vous n'ignorez pas les besoins spirituels de nos contemporains en cette fin de siècle et leur attente de signes permettant de trouver un sens à l'existence humaine.

Comment rejoindre ces aspirations avec les moyens dont nous disposons ? » (op. cit., p. 131). On devine aisément qui a suggéré une telle missive à l'évêque.

De l'aveu unanime des protagonistes de l'affaire, sans le soutien politique et surtout financier de Jack Lang, le projet de construction de la cathédrale n'aurait pas vu le jour. Contournant astucieusement la loi Combes, Jack Lang ne finança pas l'édifice religieux mais, nuance, le Centre d'art sacré qui y sera installé. Ainsi, d'une certaine manière, l'État laïc devint copropriétaire d'un lieu de culte ! Grâce à la contribution de Jack Lang (généreusement relayé par le contribuable) la pompe à finances était amorcée ; le projet bénéficiait ainsi de la caution gouvernementale, les dons commencèrent à affluer.

LE FINANCEMENT

A l'origine, le financement du projet par des fonds publics devait s'élever à 18 millions de francs. La défection du département de l'Essonne, qui ne tenait guère à créer un précédent fâcheux (il aurait été ensuite obligé, selon la même logique perverse, de participer au financement de la mosquée, voire de la synagogue d'Evry), a ramené la participation publique à 13 millions de francs qui se répartissent ainsi :

- ministère de la Culture : 5 millions de francs ;
- région Île-de-France : 5 millions de francs ;
- l'EPEVRY : 3 millions de francs.

L'engagement de financement annoncé par Jack Lang en 1988 a été confirmé depuis par Jacques Toubon, son successeur au ministère de la Culture (sa doublure devrait-on dire, tant l'actuel ministre de la Justice s'efforça d'être un clone de son prédécesseur).

En novembre 1988, le hasard intervint une fois encore. Yves Boucly choisit les Nouveaux Constructeurs comme maître d'ouvrage délégué. Il n'y aurait rien à redire si on ne lisait, à la page 78 : « Pas d'équipe non plus sans un solide praticien de l'immobilier que nous trouvons en la personne de Jean-Marc Teissier, proche collaborateur d'Olivier Mitterrand, président des Nouveaux Constructeurs, société de promotion immobilière choisie après appel d'offres, comme maître d'ouvrage délégué, c'est-à-dire mandataire de l'évêché auprès de l'architecte et des entreprises ». Décidément l'immobilier est une affaire de famille chez les Mitterrand. Olivier Mitterrand ne sera d'ailleurs pas le seul à veiller sur l'érection de la cathédrale maçonnique : François Mitterrand y était aussi très favorable. Son conseiller culturel, Bernard Latarjet, était d'ailleurs membre du comité de parrainage de la cathédrale. Quand Michel Charasse (proche des frères), à l'époque secrétaire d'État au Budget, fidèle à son image d'anticlérical primaire, fera barrage au déblocage des fonds promis par Jack Lang, Claude Mollard suggérera à M^{gr} Herbulot de s'adresser directement à Dieu, c'est-à-dire à François Mitterrand en personne. L'évêque implorera donc le président dans une lettre du 2 septembre 1992. Ses prières seront entendues et promptement exaucées. Un mois après, suite à son élection sénatoriale, Michel Charasse est remplacé au Budget par Martin Malvy qui « sur instruction de l'Élysée » et sans qu'il ait à perdre la face puisqu'il découvre ce

dossier, donne rapidement son accord à l'Etablissement public d'Evry, « compte tenu des circonstances particulières qui entourent ce dossier... à titre exceptionnel et non reconductible » (op. cit., p. 124). Rien, pas même l'excès de zèle, ne doit entraver la construction du temple du Grand Architecte de l'Univers.

La conférence de presse de lancement du projet de la construction de la « seule cathédrale du XX^e siècle » se tient le 15 décembre 1988, non pas dans les locaux de l'archevêché de Paris comme prévu initialement, mais dans les salons du ministère de la Culture, rue de Valois ! Déjà ministre de l'Education nationale et de la Culture, Jack Lang ajoute ainsi un nouveau titre à sa carte de visite : Primat des Gaules. L'homme qui, en communion de pensée avec François Mitterrand, a multiplié les édifices maçonniques dans Paris peut, légitimement, se présenter comme un bâtisseur de cathédrale, ou, plus exactement, comme un rénovateur du Temple de Salomon. Et ce n'est pas Mario Botta qui l'aurait contredit, lui qui, lors de cette même conférence de presse, déclara : « J'ai pensé au projet de la maison de Dieu avec l'espoir de construire la maison de l'Homme ».

L'étonnant Comité de parrainage de la cathédrale

De vilaines fées en tablier de peau de cochon se sont penchées sur le berceau de la cathédrale d'Evry. La « marraine » et les « parrains » sont en effet plus habitués aux tenues en loge et aux agapes chics de la « gauche caviar » qu'à la liturgie de la sainte messe.

Honneur aux dames, commençons par la « marraine » : Edmonde Charles-Roux. Cette gauchiste version Chanel (elle a été un fidèle compagnon de route du PCF), issue de la famille des riches huiliers et savonniers marseillais (elle est la fille de l'ancien président de la Compagnie de Suez) épousa, en troisièmes noces, Gaston Defferre, ministre de l'Intérieur de François Mitterrand et membre du Bilderberg Group. Membre de l'Académie Goncourt, elle doit peut-être à son goût pour la littérature de posséder des parts dans *le Provençal* (22,46 % du capital), au *Méridional*, au *Soir* et à *Var Matin* (28,8 %). Grâce à cet incomparable appui qu'est *le Provençal* elle favorisa les débuts de la carrière politique de... Bernard Tapie, depuis recyclé — faute de mieux — dans le cinéma. Amie des arts, elle se devait de présider le bureau fondateur de l'Association des amis du musée du septennat à Château-Chinon (un musée y avait été créé pour conserver pour la postérité les œuvres offertes au président Mitterrand) créé en janvier 1987 à Nevers. Il s'agissait de l'association la plus « gauche caviar » du septennat où elle retrouva Hubert Landais, ancien Directeur des Musées de France, autre éminent membre du Bureau fondateur et « parrain » de la cathédrale d'Evry. On rencontre aussi au Comité de parrainage Michel Serres, membre de l'Académie française et du conseil scientifique de la Fondation de l'Arche de la Défense. La Culture est encore représentée avec éclat par Jean Favier, membre de l'Institut et président de la Bibliothèque nationale de France (la fameuse Très Grande Bibliothèque de François Mitterrand) et Bernard Latarjet, ancien directeur de la Fondation de France et conseiller du président François Mitterrand pour les questions culturelles. On y rencontre encore l'ancien ministre (aujourd'hui décédé) Eugène Claudius-Petit, un des rares hommes politiques à tutoyer François Mitterrand en raison de leur compagnonnage au sein de l'UDSR sous la IV^e République. Sa présence est inséparable de celle de Robert Bordaz, Président de l'Union des Arts Décoratifs, ancien président

du Centre Georges-Pompidou et ancien directeur de cabinet de Claudius-Petit ; et de celle de François Mathey, ancien Conservateur en chef du Musée des Arts décoratifs dont Claudius Petit fut président.

Après d'aussi remarquables fleurons de la culture française, la présence de Jacques Guyard et de André Holleaux paraît un peu plus terne. Encore que le premier ait d'indiscutables titres de noblesse à faire valoir : député-maire PS d'Evry, il fut nommé secrétaire d'État à l'enseignement technique en 1991. Belle réussite pour l'ex-secrétaire du SNES (1962-1967) qui avait adhéré au PS en 1969 avant de devenir premier secrétaire de la Fédération de Paris (tendance Ceres) de 1971 à 1974 puis président, de 1982 à 1986, du groupe socialiste au Conseil régional d'Ile-de-France. Il est là en sa qualité de président de l'Association des villes nouvelles. Le Conseiller d'État André Hollaux peut, lui, se prévaloir de son titre de Président du Centre d'action culturelle d'Evry. Quant à l'ancien ministre Philippe Essig, à part son appartenance au PS, on ne voit, pas très bien ce qu'il fait dans le Comité de parrainage d'une cathédrale. A moins que son titre de président du conseil de Transmanche Link ne soit une raison suffisante : les voies du Seigneur (ou plutôt du Grand Architecte) étant impénétrables.

Le Comité de parrainage s'enorgueillit encore de la présence de Frédéric d'Allest, le président Arianespace (remplacé depuis par Charles Bigot qui occupe les mêmes fonctions au sein d'Arianespace). C'est probablement en sa qualité d'actionnaire de *Libération* que son nom apparaît ici. À moins que ce ne fut au titre de membre de la Fondation Jean Monnet, le très mondialiste « européen ». C'est peut-être aussi à ce titre que l'on doit la présence de Paul Delouvrier, qui fut le collaborateur de Jean Monnet. Encore que le président d'honneur du Parc de la Villette puisse exciper d'une impressionnante carte de visite. Qu'on en juge. Paul Delouvrier, de son vivant, était membre du Comité exécutif de la Trilatérale (à Paris, les locaux de la Trilatérale se trouvaient au quartier général d'EDF-GDF dont Delouvrier fut le président). Il était également membre du très maçonnique Club Jean-Moulin (dont l'un des animateurs fut... Jean Monnet !) et du tout aussi maçonnique Club Le Siècle.

François Bloch-Lainé, par modestie, n'apparaît dans le Comité qu'en sa qualité de président de l'UNIOPSS. Également membre dirigeant du Club Jean-Moulin et membre du Club Le Siècle, François Bloch-Lainé a encore d'autres centres d'intérêts en commun avec Paul Delouvrier. Tous deux ont fait partie du « bran trust » financier de François Mitterrand. Par ailleurs le président de l'UNIOPSS a été membre du Collège des directeurs du C.E.P. (Centre d'études et de prospectives), connu également sous le nom d'Association Gaston Berger dont fut membre... Paul Delouvrier. Cet organisme mondialiste fusionnera ensuite avec *Futuribles* (une émanation moderne de la Synarchie) dont l'un des bienfaiteurs était... Paul Delouvrier !

Comme le monde est décidément tout petit, il se trouve que le Comité accueille aussi Michel Albert, le président des A.G.F. Celui-ci, comme il se doit, est membre des Clubs Jean-Moulin et Le Siècle. Cet homme de gauche « proche de la Franc-Maçonnerie » est aussi membre de la Trilatérale et administrateur de *Futuribles*. Mais c'est probablement en sa qualité de membre de la Fondation Saint-Simon, (sorte de Synarchie datant de 1982) qu'il a convaincu Jacques Rigaud, président de l'ADMICAL de participer à l'exaltante construction d'une cathédrale. Mais que le lecteur ne se méprenne pas : la Fondation Saint-Simon n'honore pas un vulgaire saint mais l'homme qui est considéré comme le père de la technocratie.

Le comité de parrainage n'est pas un club uniquement destiné aux personnalités de gauche, franc-maçonnnes et mondialistes ; on y accepte aussi de fieffés libéraux comme Kléber Beauvillain, président du Directoire de Hewlett-Packard France. Ce manager avait fait partie du Grenelle Consulting Group, le Conseil des entrepreneurs créé par Alain Madelin, alors ministre de l'Industrie, des PTT et du Tourisme du gouvernement de Jacques Chirac. On y rencontre aussi Vincent Bolloré, président du groupe Bolloré Technologies et, à ses heures perdues, beau-frère de Gérard Longuet. L'ancien trésorier du PR fait partie du club très fermé des nouveaux milliardaires français.

Le Comité de parrainage d'un édifice catholique ne serait pas complet sans quelques personnalités catholiques soigneusement triées sur le volet. Un réel effort a été fait en ce sens puisque l'on note la présence d'André Geraud, rédacteur en chef de *La Croix*, le journal laïc bien connu. Un trio de cardinaux complète la liste. Commençons par feu Monseigneur Albert Decourtray, cardinal archevêque de Lyon. Cet humaniste philosémita a été le premier dignitaire catholique à être décoré, en novembre 1991, du prix de l'Action humanitaire décerné par le B'naï B'rith. Une telle autorité morale se devait d'être membre de la LICRA et proche de SOS-Racisme. Il fut aussi le principal soutien des organisations juives pour obtenir la fermeture du canne ! installé à l'extérieur de l'enceinte du camp de concentration d'Auschwitz. Continuons avec le regretté Monseigneur François Marty, cardinal, archevêque émérite de Paris (à première vue, pour un ecclésiastique, la participation au Comité de parrainage semble autant porter malheur que, pour un franc-maçon, la présidence du Comité pour le Bicentenaire de la Révolution qui vit les décès d'Edgar Faure et de Michel Baroin). Le 1^{er} juillet 1974, le cardinal avait cautionné par sa présence une réunion de la J.O.C. à laquelle participait Georges Marchais, et où 30 jocistes, poing levé, avaient entonné l'Internationale et acclamé le secrétaire général du PC « F ». Terminons avec l'unique survivant : Monseigneur Jean-Marie Lustiger, cardinal archevêque de Paris. Outre la pourpre cardinalice, sa présence au sein du Comité s'explique peut-être aussi par sa déclaration au journal *France-Soir* du 3 février 1981 : « Je suis Juif. Pour moi, les deux religions n'en font qu'une et je n'ai jamais trahi celle de mes ancêtres. »

Achevons cette rapide présentation des plus illustres membres du Comité en évoquant la figure de son président : Alain-Dominique Perrin, président du Directoire de Cartier International. Si celui-ci doit passer un jour à la postérité ce sera assurément pour son invraisemblable discours sur le mécénat de la cathédrale intitulé : « Un chemin de rapprochement ». Qu'on en juge par ce bref (et combien édifiant) extrait : « Mais surtout, et c'est ma principale motivation : inscrire Cartier dans le XXI^e siècle en participant à la transmission du patrimoine français du siècle précédent, c'est confirmer l'entreprise d'aujourd'hui dans son rôle social, et c'est donner à la France une nouvelle preuve que l'initiative privée peut être porteuse d'avenir et de modernité ». Pour Monsieur Perrin, bâtir une cathédrale est une opération de « sponsoring », de relations publiques, un coup médiatique en quelque sorte. Sa conception du sacré relève plutôt du marketing. Au moins, à la différence d'une multinationale nipponne voulant « sponsoriser » Notre-Dame de Paris, a-t-il eu encore le bon goût de ne pas demander l'installation d'un panneau publicitaire au-dessus du tabernacle.

Retour sur la colonne

La cathédrale d'Evry s'inspire, comme nous l'avons vu, de la colonne tronquée maçonnique, mais aussi des deux colonnes d'airain Jakin et Boaz qui furent érigées à l'entrée du Temple de Salomon par Maître Hiram. Le 33^e J.-M. Ragon (*Rituel de l'Apprenti Maçon*, Paris, 1860, p. 66) va nous fournir quelques informations utiles : « les deux colonnes sont censées avoir 18 coudées de hauteur, 12 de circonférence, 12 à leur base, et leurs chapiteaux 5 coudées, total 47, nombre pareil à celui des constellations et des signes du zodiaque, c'est-à-dire du monde céleste ». Nous verrons plus loin, en étudiant la couronne d'arbres qui ceint le sommet de la cathédrale et l'étrange verrière triangulaire, que la cathédrale obéit à un symbolisme astrologique rigoureux. Le Frère Ragon nous explique encore que : « Elles sont d'airain pour résister au déluge, c'est-à-dire à la barbarie. Elles sont creuses, pour renfermer nos outils qui sont les connaissances humaines [...] enfin, c'est auprès d'elles que nous payons les ouvriers et les renvoyons contents par la communication des sciences. » A Evry, la brique remplace l'airain, mais la colonne est bien creuse et renferme, sous la forme d'un symbolisme arithmologique et maçonnique, une connaissance initiatique qui n'a rien de catholique.

Puisque les francs-maçons revendiquent l'héritage de la tradition hébraïque, demandons quelques informations complémentaires à l'historien juif Flavius Josèphe (*Antiquités Juives*, Livre I, 69-71). Selon cet auteur de l'Antiquité qui puisait aux meilleures sources, les descendants de Seth, fils d'Adam, découvrirent la science des corps célestes et l'organisation de l'univers. Mais, « pour éviter que leurs découvertes ne soient perdues pour l'humanité, et détruites avant d'être connues — car Adam avait prédit une destruction générale, soit par un feu violent, soit par la force d'un déluge d'eau — ils firent deux stèles, l'une de brique, l'autre de pierre et inscrivant leurs découvertes sur les deux, de manière que si celle en brique disparaissait dans le déluge, celle en pierre subsisterait pour enseigner aux hommes ce qu'ils y avaient consigné, et montrer qu'ils avaient aussi élevé une stèle en brique. »

Et c'est ainsi que, depuis Adam, la doctrine ésotérique parvint aux Frères... Un ouvrage paru en 1748, *L'Ecole des Francs-Maçons*, et reflétant les idées du F. Ramsay, disait nettement que les sciences « infuses » reçues par Adam du Créateur furent transmises aux hommes après le Déluge par les colonnes de Seth. On trouve d'ailleurs la même légende jusque dans les documents de la maçonnerie opérative en Angleterre au XVIII^e siècle. Le *Book of Masons* ou *manuscrit Tew* qui date de 1680 environ, traitant de l'origine des corporations d'architectes, rapporte aussi l'histoire des colonnes. « Instruits de la prochaine colère divine, ils (les fils de Lamech) gravèrent les principes des sciences et des arts sur deux colonnes, l'une de marbre, l'autre de pierre. Après le déluge, Pythagore et Hermès découvrirent chacune de ces colonnes et ils en enseignèrent le contenu aux hommes. » Texte fort intéressant car, outre la mention des deux colonnes qui auraient été les premiers livres des sciences et des arts, apparaissent les noms de deux personnages illustres dont les gnostiques et les hermétistes — mais aussi les maçons — revendiquent l'héritage initiatique. Selon M.-R. Le Forestier (*La franc-maçonnerie occultiste au XVIII^e siècle*, Paris, 1929, p. 405, note 4) : « les colonnes de Seth étaient considérées par les Maçons occultistes, comme les prototypes des deux colonnes Jachin et Boaz qui figuraient dans la mythologie des Loges Bleues ». Deslandes consacra d'ailleurs tout un chapitre de son *Histoire critique*

de la philosophie (I, pp. 22 et suivantes, 1742) aux « colonnes savantes ». Il les appelle « les archives de la nature » et il attire particulièrement l'attention sur les « colonnes où Hermès Trimégiste avait fait graver toute la science des premiers hommes ». Hermès Trimégiste, « le trois fois grand », ainsi appelé parce qu'il fut roi, prêtre et philosophe, jouissait dans les milieux maçonniques d'une très haute considération. On voyait en lui le fondateur de la monarchie et le créateur de toutes les sciences et tous les arts.



La colonne tronquée s'orne d'un diadème de 24 tilleuls argentés (dont certains sont déjà mal en point). Seule la timide croix, cachée en partie par les arbres, laisse soupçonner que l'on est en présence d'une église.

Dans l'axe de la pointe du triangle de la verrière, un édifice triangulaire sert d'entrée à la « cathédrale ». Le porche, discret, évoque les embrasures de tir des blockhaus du Mur de l'Atlantique et en rien l'entrée monumentale d'une cathédrale.

Symbole voisin de la colonne, la tour a également fait une belle carrière dans la symbolique maçonnique. Que le symbole soit issu de la Maçonnerie de la pierre (tour ronde) ou de la Maçonnerie du bois (tour carrée ou polygonale), il représente la Parole et a une signification spatiale rayonnante. La lumière en jaillit d'une manière circulaire et dans tous les plans. La tour symbolise aussi l'ascension, notamment par son escalier. Dans son roman *Wilhelm Meister*, le F.° Goethe préfigure une société maçonnique dans la Société de la Tour. Dans les grades chevaleresques, et notamment aux divers grades de Kadosh, la notion de Tour s'associe à celle de Garde. On retrouve ainsi le terme de « sentinelle de la tour » au 15° degré du Rite Ecossais Ancien et Accepté. Monsieur Botta semble beaucoup mieux maîtriser son catéchisme maçonnique que le Credo.

LE NOMBRE DIVIN

Le nombre triangulaire ou divin d'un nombre naturel est sa représentation en points sous forme de triangle équilatéral ; il s'obtient très simplement en additionnant à ce nombre tous les nombres naturels qui le précèdent. Ainsi le nombre triangulaire de 4 est $1+2+3+4=10$, la fameuse Tétractys pythagoricienne. Pour calculer rapidement un nombre triangulaire on peut utiliser la formule suivante où T est le nombre triangulaire : $T = n(n+1)/2$. Dans l'ésotérisme pythagoricien, cette expression mathématique permettait l'intime union du divin et de l'humain. Le nombre naturel (ou la personne qu'il représentait, puisque tout homme avait un chiffre) était ainsi élevé à une puissance et participait au divin sur un autre plan.

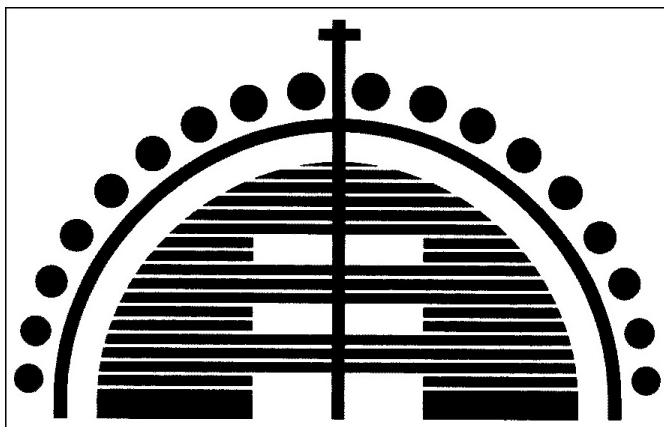
(Sur l'ésotérisme arithmologique voir : *Les Nombres cachés, ésotérisme arithmologique* de Georges Jouven, Dervy-Livres, Paris, 1990.)

La couronne d'arbres ou quand l'arbre ne cache pas la forêt mais le Chiffre de la Bête !

Dans le projet initial de Mario Botta, le sommet du cylindre tronqué était orné d'une couronne de 36 arbres auxquels s'ajoutait, au point le plus élevé de la circonférence, une croix. Cet ensemble de 36 éléments correspondait d'une façon étonnante aux fameux 36 Décans, les terribles divinités célestes du zodiaque, gardiennes du destin des hommes de l'ancienne religion égyptienne. Le nombre 36 est aussi le nombre du Ciel mais surtout le nombre « générateur » du nombre triangulaire ou divin 666 ! Nous allons rapidement découvrir, en étudiant la verrière triangulaire et l'intérieur de l'édifice, qu'il ne s'agit nullement d'une étonnante coïncidence mais du véritable chiffre de la cathédrale ! D'ailleurs toute l'Église de la Résurrection est organisée autour d'un symbolisme numérique directement inspiré de l'Apocalypse.

En comptant les arbres qui ornent aujourd'hui le sommet de la cathédrale, le lecteur, même moyennement doué pour les mathématiques, n'en découvrira que 24. Entre-temps, l'implacable réalité avait remisé aux archives et aux oubliettes les épures chargées d'une symbolique numérique aussi sulfureuse. De très prosaïques raisons techniques avaient eu raison du projet initial : la place manquait pour planter l'étrange bosquet sacré initial ; le volume de terre indispensable à la survie d'un arbre de taille moyenne imposait des contraintes de poids et de pression qui nécessitaient de revoir à la baisse le nombre des plantations ou d'envisager l'option d'un bouquet de buissons rabougris en guise de couronnement. Sagement, on opta pour une réduction du nombre d'arbres. En se rabattant, faute de mieux, sur le symbolisme du 24 on fit néanmoins d'une pierre deux coups. On évoqua la ronde journalière des heures, ce qui permettait une analogie avec la ronde annuelle des 36 Décans. C'est ce qu'avoua ingénument *Parole(s)* 91 dans son n° 7 d'avril 95 : « Pourquoi 24 arbres ? Pour des raisons géométriques, mais l'on peut imaginer que signe des saisons, l'arbre sert à marquer la ronde des heures de notre temps dans lequel s'inscrit notre salut. »

Plus important encore, cette référence au cycle quotidien, même si elle manquait singulièrement de conviction, offrait l'avantage de camoufler l'allusion aux 24 nobles vieillards qui entourent le trône céleste dans l'Apocalypse. On avait, malgré tout, réussi à conserver une référence au symbolisme numérique de l'ultime texte du *Nouveau Testament*.



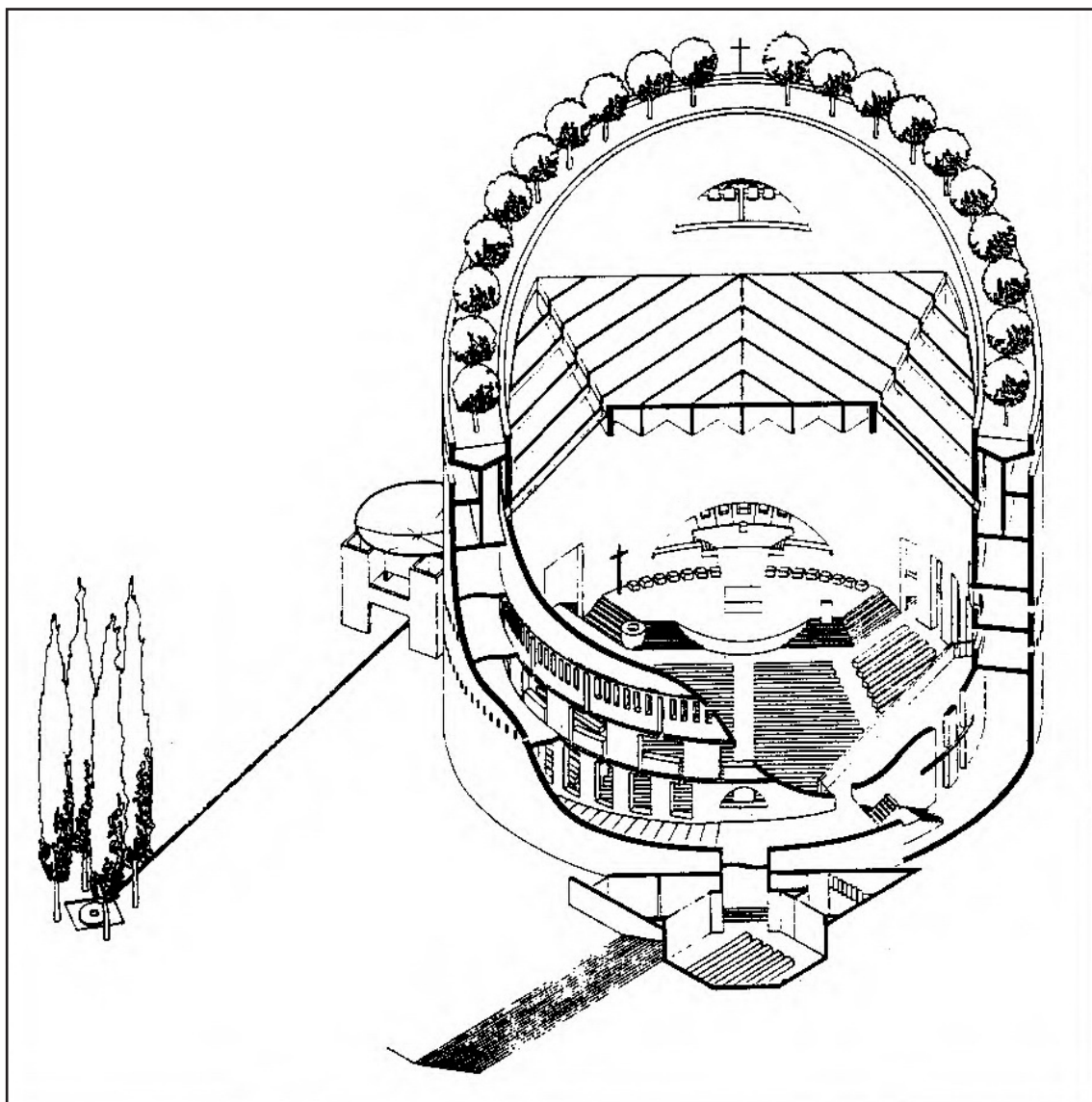
Voici la couverture d'un mailing du diocèse d'Evry destiné à solliciter des dons individuels en vue du financement de l'édifice.

Sur ce demi-cercle représentant schématiquement la demi-circonférence de la colonne tronquée de la cathédrale on dénombre 18 cercles (symbolisant les arbres), soit donc un total de 36 pour l'ensemble. Si le symbolisme du 36 n'avait aucune importance aux yeux des concepteurs du projet nous devrions compter 12 cercles sur ce demi-cercle en référence aux 24 arbres qui ont été effectivement plantés faute d'avoir pu réaliser le plan d'origine.

Si les lois physiques interdisaient, selon les plans originaux de ses concepteurs, l'expression du chiffre de la Bête au sommet de l'édifice chrétien, aucune contrainte n'interdit à ceux-ci de le reproduire sur le papier. Aussi le nombre 36, générateur du nombre « divin » 666, apparaît, sous une forme à peine camouflée, comme logo employé systématiquement par le diocèse d'Evry pour toutes les opérations de mailing et de relations publiques concernant l'érection de la cathédrale.

Contrairement à ce qui a été annoncé (notamment dans *Opus Dei* n°7, 1993), le « chemin de ronde » n'est pas planté d'acacias mais de tilleuls argentés. Comme on pouvait s'y attendre, le choix de cette essence n'est nullement le fruit d'une fantaisie ou d'un hasard. Le tilleul est un arbre dédié à Vénus ; et nous verrons tout à l'heure, lorsque nous étudierons la verrière, apparaître d'autres références à Vénus. D'autre part, le tilleul a toujours été considéré comme un symbole d'amitié, de fraternité. Sans l'omniprésente symbolique maçonnique et l'intérêt indéfectible des Frères pour la construction de l'édifice, nous serions tout disposé à n'y voir qu'une allusion à la Charité et à l'Amour. Mais le Destin s'acharne. Le nom grec de l'arbre est le même que celui de la mère du centaure Chiron : Philyra. Celle-ci était la fille d'Ouranos, le Ciel et de Gaia, la Terre ; divinités dont les chiffres (36 pour le Ciel et 72 pour la Terre) apparaissent dans la symbolique arithmologique de la verrière triangulaire. En déesse soucieuse de son rang, Philyra s'unit à un autre dieu : Cronos, qui, si l'on en croit le F. : Ragon (*Maçonnerie occulte*, Editions Henri Veyrier, Paris, 1988, p. 186), n'est autre que le dieu bifrons Janus, le maître des portes du Temps. Et ce dieu de l'initiation n'est autre que l'Ouroboros, le serpent qui se mord la queue, le symbole du temps cyclique fort à l'honneur chez les francs-maçons. Astrologiquement, Chiron le centaure n'est autre que le signe du Sagittaire en opposition au signe des Gémeaux (les Frères). Comme

nous le verrons en étudiant l'orientation fort inhabituelle du bâtiment, le Sagittaire est le signe précédant le Capricorne, la Porte des Dieux de la doctrine pythagoricienne ; tout comme le signe des Gémeaux est placé avant le Cancer, la Porte des Hommes.



Vue en coupe de la « cathédrale », On remarquera, sur ce plan de décembre 1988, que le nombre d'arbres dépasse largement le total réellement planté. L'organisation interne de l'église évoque plus une salle de spectacle qu'un lieu de culte.

La verrière triangulaire : le Triangle des Bermudes où disparaît la fable de la « cathédrale » édifice catholique

Cylindre aveugle (les seules ouvertures latérales furent exigées par le F.: Lang pour son Centre d'art sacré), la cathédrale de Mario Botta est éclairée par un puits zénithal, comme son illustre ancêtre le Temple de la Moralité du F.: Ledoux. Une verrière d'un type inédit était bien sûr le toit indispensable d'une cathédrale atypique. Les mauvais esprits y virent aussitôt un symbole maçonnique. Ce que dénonça vertueusement

M. Mollard qui rappela, avec justesse d'ailleurs, que le triangle, s'il trône au-dessus de la tête du Vénérable de Loge, est avant tout le symbole de la Sainte Trinité. Le triangle certes, mais certainement pas le triangle inversé ! Évidence qui ne semble guère évidente à M^{gr} Herbulot. Le prélat pourra toujours expliquer que, vu de sa cathèdre, le triangle repose sur sa base et non sur sa pointe. Point de vue que, même avec la meilleure bonne volonté post-conciliaire, ses paroissiens (mais aussi les simples badauds qui traversent le cours Monseigneur Romero) ne peuvent partager sans renier le plus évident bon sens. Mais il est vrai que lorsque sa propre cathèdre est surmontée d'un triangle inversé, un évêque peut s'imaginer contempler la Sainte Trinité alors qu'il n'a sous les yeux que le triangle maçonnique.



A l'extrémité de l'axe Cancer-Capricorne qui oriente la « cathédrale » selon une très inhabituelle direction sud-nord, on peut contempler le « vitrail » de la Résurrection, décoré d'un axis mundi stylisé surmonté d'un arc-en-ciel de brique. A droite, la cathèdre de l'évêque est surmontée d'un triangle inversé ; au centre le Christ en croix est à la pointe d'un autre énorme triangle inversé baptisé le « ventre intérieur » !

Comme presque inmanquablement avec les constructions succombant à la mode de la prouesse technologique gratuite, la verrière de M. Botta a connu quelques déboires. A peine installée, la première verrière commença à donner d'inquiétants signes de faiblesse. On remédia à cette légère tendance à l'affaissement (sur la tête des fidèles) en déposant l'objet du délit et en procédant à la pose d'une nouvelle... Plus fiable apparemment, mais aussi inesthétique que la première. Si telle est la vision du Ciel de l'architecte italien, nous préférons, et de loin, les voûtes et les rosaces gothiques.

Mais le plus intéressant, à notre point de vue, n'est pas d'ordre architectural ou esthétique mais symbolique. « Techniquement », le puits zénithal fait de la cathédrale d'Evry une loge maçonnique : la voûte du temple devant être décorée d'étoiles à

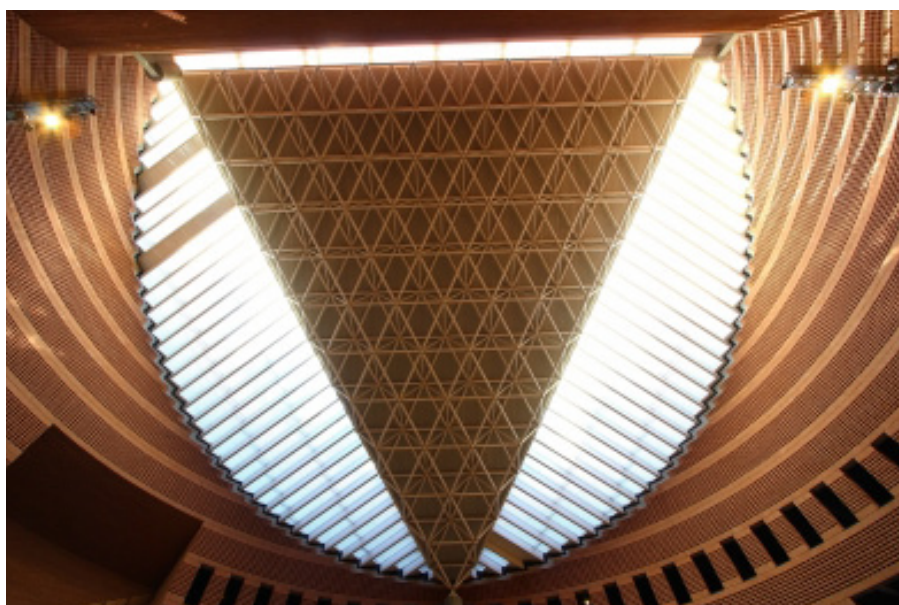
l'image du ciel nocturne, la verrière offre à la vue des Frères (et des fidèles, ne soyons pas sectaires) la voûte céleste (et aussi la voûte d'acier si l'on veut bien prendre en considération l'effarant Mécano suspendu au-dessus de la tête des paroissiens). Le peu ordinaire « toit » de la cathédrale répond également à un étonnant symbolisme qui, autant par la structure que par l'arithmologie, est comme un décalque de celui de la pyramide du Louvre.

Pour commencer, on constate que chaque côté de la verrière triangulaire extérieure est composé de 12 triangles. On pourrait certes y voir, enfin, un symbole chrétien : celui des 12 apôtres ; mais une analyse plus approfondie nous conduit plutôt à y déceler un symbolisme astrologique en relation avec les 12 signes du zodiaque. Nous en avons d'ailleurs immédiatement la confirmation avec la somme des triangles composant le périmètre de la structure triangulaire $12 \times 3 = 36$. Nous revoilà en présence du nombre du Ciel, générateur du fameux nombre 666 qui, à l'origine, devait marquer le sommet de l'édifice. On peut certes invoquer un hasard malencontreux, thèse qui devient insoutenable quand on découvre, un peu plus bas, dans ce que l'on a bien du mal à appeler une nef, deux autres références au Chiffre de la Bête. Deux galeries, interdites au public en temps normal pour des raisons de sécurité, surplombent la nef. La première est percée de 12 ouvertures, la seconde de 24. Outre une nouvelle allusion au Zodiaque et aux vieillards de l'Apocalypse, une addition toute simple fait apparaître, une nouvelle fois, le nombre fatidique. Pour pouvoir rejoindre la nef (qui se trouve en contrebas par rapport à l'entrée aussi étroite qu'anodine de la cathédrale) on emprunte un escalier hélicoïdal (autre symbole maçonnique que l'on retrouve sur le tableau du Deuxième Degré) de 24 marches éclairé par 12 fenêtres étroites. Si M. Botta est fâché avec l'architecture catholique traditionnelle, il ne l'est pas du tout avec la symbolique numérique.

L'inhabituelle forme triangulaire de la verrière est pour l'initié une invitation à recourir à la numérotation triangulaire ou « divine » qui s'exprime de façon fort simple comme nous l'avons déjà expliqué. Par deux fois, d'abord par la primitive couronne de 36 arbres, puis par les triangles composant la périphérie de la verrière, le nombre 36 et le sulfureux 666, son « dérivé » en numération triangulaire, apparaissent. Il va être très difficile de tout mettre sur le dos de ce pauvre hasard, d'autant plus que d'autres nombres symboliques vont montrer le bout de leur nez. La verrière est ainsi composée de 12 triangles et de 66 losanges. Avec le nombre 66 nous voyons réapparaître, comme au Louvre, une structure basée sur un symbolisme du 6, le nombre de la Création (qu'il faut ici, comme au Louvre, comprendre dans son acception gnostique : la Création du Démon). 12 c'est $6 + 6$; 36 c'est 6×6 ou 6^2 ; 66 c'est 11×6 . Le symbolisme unidécimal s'appuie sur un nombre à peu près unanimement considéré comme néfaste dans la tradition occidentale. Le symbolisme du onze était au Moyen-Age regardé comme maléfique puisqu'il faisait référence aux onze apôtres restant après la trahison de Judas, c'était le retour d'une singularité venant détruire la perfection du dénaire, bref le désordre... Curieusement, parmi les églises présentées par *Parole(s)* 91 (n°7, avril 95) on trouve Neuvy Saint-Sépulcre dont la rotonde est soutenue par 11 colonnes.

Si maintenant nous additionnons les 66 losanges aux 12 triangles, nous obtenons un total de 78 soit 13×6 . Le 13 fait référence à l'arcane XIII des Tarots : la Mort, arcane tout à fait de circonstance dans une « église » dédiée à la Résurrection. 78 est aussi le nombre « divin » de 12, ce qui nous renvoie, une fois de plus, à notre symbolisme

astrologique ; le temple de l'Homme ne peut être conçu que sous l'influence des astres. Procédant exactement selon la même méthodologie que lors de notre décryptage de la pyramide du Louvre, nous convertissons maintenant les losanges en triangles pour ne plus avoir qu'une seule « unité de mesure ». Nous obtenons 66 losanges x 2 (un losange = deux triangles) soit 132 triangles ; c'est-à-dire 22 (le nombre des arcanes des Tarots) x 6. Pour obtenir le nombre total de triangles formant le toit de la cathédrale il nous suffit d'ajouter à ce nombre de 132 les 12 triangles formant la base du triangle et nous obtenons un résultat de 144 triangles. Il n'est pas besoin d'être très versé dans l'étude des textes bibliques pour y retrouver l'allusion aux 144 000 élus du chapitre VII de l'*Apocalypse*. Élus qui font écho aux 24 nobles vieillards qui entourent le trône de Dieu du chapitre IV de l'*Apocalypse* ; d'ailleurs $144 = 24 \times 6$. Comme chacun le sait un triangle est formé de trois côtés. Par une opération à la portée — il n'y a pas encore si longtemps — de tout écolier, 144 triangles offrent donc un total de 432 côtés. Or, par le plus grand des hasards, 432 est l'un des nombres clés de la doctrine des cycles des initiés (voir de René Guénon, *Formes traditionnelles et cycles cosmiques*, Gallimard, Paris, 1982).



Comme à la pyramide du Louvre, on retrouve le même type de structure métallique. Ici aussi, les triangles de la résille répondent à un rigoureux symbolisme arithmologique ou apparaît, une fois encore, le nombre de la Bête.

Au risque d'un déplaisant torticolis, le visiteur de la cathédrale d'Evry s'apercevra que la verrière est composée de deux triangles superposés reliés entre eux par une complexe structure métallique. Le second triangle, plus petit que le premier, ne présente que 11 triangles par côté. Nous revoilà en présence du symbolisme, unanimement maléfique dans la tradition occidentale, du nombre onze. Le périmètre de ce triangle est de, opération d'une simplicité désarmante, $11 \text{ triangles} \times 3 = 33$. On peut, avec beaucoup de candeur, y voir les 33 années de la vie terrestre du Christ ou, plus probablement, les 33 degrés de la Maçonnerie dont le triangle plane au-dessus de la foule. Alors que le premier triangle symbolisait les 36 Décans, les maîtres du Destin des hommes ; le second triangle semble annoncer leur décret la trahison de l'un des apôtres ne peut provoquer que le désordre, la confusion et le désastre.

La primitive couronne d'arbres et le triangle extérieur de la verrière (où apparaît — à deux reprises — le nombre 36) symbolisent le Ciel. En se reflétant sur le noir

brillant du granit poli du sol de la nef, le Ciel (36) engendre son double : la Terre (72). Et de la hiérogamie du Ciel et de la Terre (36 + 72) naît l'Homme (108) qui se tient debout entre la voûte céleste et la boue des origines. Entre le noir plancher (de l'aveu même du maître d'œuvre le revêtement, délibérément conçu comme un miroir, est d'un entretien cauchemardesque : la moindre trace de pas y reste imprimée...) et l'extravagant plafond de la « cathédrale » le nombre 36 se manifeste deux fois : par les ouvertures des deux galeries et par l'escalier hélicoïdal. Dans les deux cas, entre des représentations horizontales et statiques, l'Homme est figuré par l'élan dynamique d'un escalier ou l'élévation des deux niveaux de galerie.

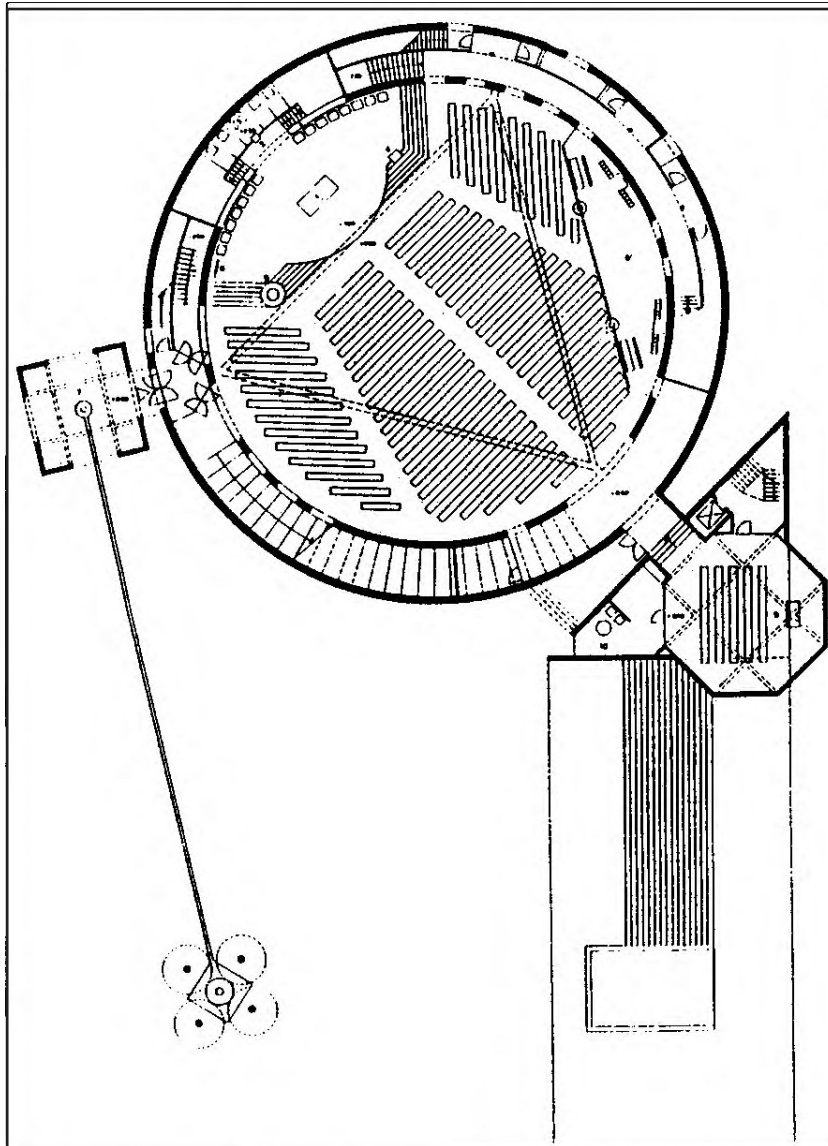
Dans la doctrine pythagoricienne le nombre de l'Homme est aussi celui de la Résurrection car, après la mort, l'âme ne peut se réincarner qu'après un intervalle de 108 ans. Dans la tradition des Rose-Croix, les 36 Supérieurs Inconnus se manifestent au monde tous les 108 ans. Dans le dossier de presse du diocèse on a comparé — très abusivement — le plan de la cathédrale d'Evry à Sainte-Sophie à Istanbul. Cette basilique, chrétienne au départ, achevée en 538 et qui restera le plus grand édifice religieux jamais construit par la chrétienté, est composée d'une coupole encadrée par 107 (108 -1) colonnes ! On voit que le hasard, une fois de plus, n'a pas présidé au choix des (mauvais) exemples. Ce n'est, évidemment, pas un hasard non plus si la cathédrale d'Evry est dédiée à la Résurrection. Tout le problème est de savoir de quelle résurrection il s'agit...

Sans grand risque d'erreur, on peut écarter celle du Christ : l'édifice n'étant pas chrétien. Comme on le verra un peu plus loin c'est à une nouvelle religion (en fait le dernier avatar en date des antiques doctrines gnostiques) que l'on est confronté à la « cathédrale » d'Evry. L'analyse de l'orientation de l'édifice va nous apporter quelques lumières. A première vue, parler de l'orientation d'un temple circulaire semble être une gageure. En fait l'orientation traditionnelle est-ouest d'une église est déterminée par l'emplacement de l'autel. A Evry celui-ci est orienté au nord ! Plus précisément à l'azimut 340, la cathédre maçonnique de l'évêque étant, elle, rigoureusement orientée au nord. Nulle fantaisie ou « incontournable » nécessité technique : l'axe de la « nef » aurait très bien pu être orienté au soleil levant, mais cela aurait fait de la « cathédrale » une église et non plus une basilique pythagoricienne strictement alignée sur l'axe des solstices et utilisant une symbolique initiatique extrêmement élaborée. Mais commençons par le début, c'est-à-dire par le labyrinthe initiatique de la chapelle de jour.

Le labyrinthe qui ouvre la route de la Porte des Dieux

L'entrée fort discrète (pour ne pas vexer les autres « communautés » par un signe « ostentatoire » ?) de la « cathédrale » se fait au sud par un petit édifice triangulaire intégré à un immeuble en équerre et accolé à la fameuse colonne tronquée. On n'échappe pas à la symbolique maçonnique. En raison de la déclivité (artificielle) du terrain, cette entrée débouche à l'étage et l'on ne peut accéder à la « nef » que par un large escalier hélicoïdal épousant la courbe du bâtiment ou par un ascenseur réservé aux handicapés et desservant directement la chapelle de jour. Terme, au premier abord, parfaitement incongru puisque ladite chapelle, construite sous l'entrée triangulaire, a des allures de crypte, n'étant chichement éclairée que par un soupirail. Mais celui-ci est orienté plein est, au soleil levant, et participe à un rituel qui n'a rien de vraiment

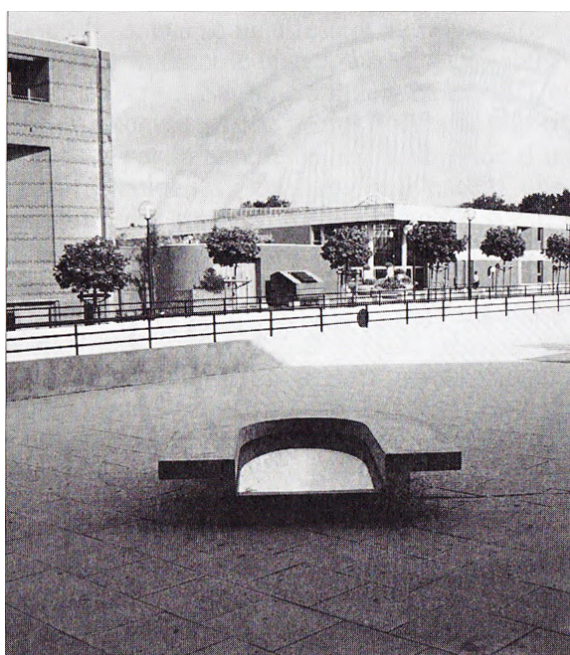
chrétien puisqu'il fait appel à une symbolique liée au culte du soleil (ici du soleil levant) et de l'axe des équinoxes. De fait, l'axe est-ouest qui naît de ce soupirail coupe à angle droit l'axe nord-sud de l'allée centrale de la « nef » qui prend naissance à la porte de la chapelle.



Sur ce plan du rez-de-chaussée de la « cathédrale » apparaît, de façon manifeste, l'obsession pythagoricienne des formes géométriques simples : le cercle, le triangle. A l'entrée triangulaire, surplombant un temple octogonal, est accolé un bâtiment en équerre, complémentaire du compas indispensable à la réalisation du cercle.

Bien que de dimensions fort réduites, la chapelle avait fait l'objet des soins attentifs de Mario Botta qui, pour la décoration du sol, avait un projet où alternaient des dalles de granit sombre et clair, bref un pavé mosaïque ! Mais comme il l'explique (op. cit., p. 22) Claude Mollard imposa ses choix, en l'occurrence un labyrinthe : « Tradition également que l'aménagement du labyrinthe octogonal, sur le sol de la chapelle de jour, conçu à partir de celui, circulaire de la cathédrale de Chartres. 7e m'étais rendu à Chartres quelques jours avant un voyage dans l'atelier de Mario Botta, à Lugano, et j'avais été impressionné par la taille de ce labyrinthe et par notre incapacité à trouver un sens à ce signe présent dans de nombreuses cathédrales, notamment celle d'Amiens. » Devant cette « révélation » Mollard rejette le projet de pavé mosaïque de l'architecte : « Remplacer ce dessin par un labyrinthe s'impose à nous comme une

évidence. L'architecte dessine une dizaine de projets avant de reprendre, sous une forme octogonale qui épouse les contours de la chapelle, le dessin du labyrinthe de Chartres que j'avais suggéré. Spontanément nous nous replaçons dans le droit fil de la tradition, sans, il est vrai, en comprendre nécessairement toute la portée. » Monsieur Mollard a vraiment la fâcheuse habitude de prendre ses lecteurs pour des imbéciles. Ainsi, juste avant son voyage à Lugano, lors d'une excursion, il découvre — par hasard ? — le labyrinthe de la cathédrale de Chartres. Tout en prétendant ne pas en comprendre le sens profond, il se réfère constamment à la tradition (celle, ésotérique, des bâtisseurs de cathédrales, ancêtres supposés de nos francs-maçons) et en impose le choix à l'architecte qui, « spontanément », reproduit le même dédale sur le sol de la chapelle.



Sur le minuscule parvis de la « cathédrale » s'ouvre le non moins minuscule puits de lumière qui éclaire la chapelle de jour. Où sont les vitraux d'antan que les promoteurs du projet n'hésitaient pas à utiliser dans leur publicité destinée à récolter des fonds pour l'édification de l'œuvre de Mario Botta ?

A l'arrière-plan, un des immeuble du « centre-ville » avec sa sempiternelle entrée triangulaire reposant sur les deux colonnes du Temple. Au-dessus, l'indispensable pyramide.

Pour expliquer une attitude aussi étrange, adressons-nous, une fois encore, à un expert en la matière : le 33^e René Guénon. Voilà ce qu'il déclare au sujet du labyrinthe au chapitre XXIX *La Caverne et le Labyrinthe* de son ouvrage *Symboles de la Science sacrée* (Editions Gallimard, Paris, 1986) : « Le labyrinthe a une double raison d'être, en ce sens qu'il permet ou interdit, suivant les cas, l'accès à un certain lieu où tous ne doivent pas pénétrer indistinctement ; ceux qui sont «qualifiés» pourront seuls le parcourir jusqu'au bout, tandis que les autres seront empêchés d'y pénétrer ou s'égareront en chemin. On voit immédiatement qu'il y a là l'idée d'une «sélection» qui est en rapport évident avec l'admission à l'initiation ; le parcours du labyrinthe n'est donc, à cet égard, qu'une représentation des épreuves initiatiques. » Guénon précise encore que le labyrinthe permet, dans certaines formes traditionnelles, l'accès à la caverne initiatique : « La vérité est que, bien loin d'être un lieux ténébreux, la caverne initiatique est éclairée intérieurement, si bien que c'est au contraire au-dehors d'elle que règne l'obscurité, le monde profane étant naturellement assimilé aux «ténèbres extérieures», et la «seconde naissance» étant en même temps une «illumination» ».

Fort prolixe, René Guénon explique encore que la caverne initiatique est avant tout une image du monde (on peut dire la même chose de la loge maçonnique) et

contient en elle-même la représentation du ciel aussi bien que celle de la terre. La « cathédrale » est alors la caverne, représentation du monde, où l'initié va effectuer son périple symbolique. Ainsi le labyrinthe de la chapelle de jour figure les épreuves initiatiques qui attendent l'adepte au seuil de la caverne. Le dédale est éclairé par la lumière aurorale tombant d'un puits de lumière orienté à l'est et figurant ainsi le signe de la Balance. Nul effet du hasard : la Balance est, par excellence, le symbole de l'égalité au point que la République fut proclamée le 22 septembre 1792 afin que l'ère nouvelle coïncide avec le changement de signe. On a d'ailleurs poussé le souci du détail au point de placer la statue de la Vierge à l'enfant dans la zone correspondant au signe de la Vierge dans une projection du zodiaque sur la chapelle. Par rapport au zodiaque centré sur la « cathédrale » (sa forme circulaire ornée des 36 Décans constitue en soi un superbe zodiaque) la chapelle de jour est dans le signe du Cancer, la fameuse porte des Hommes ou des Enfers de la doctrine pythagoricienne.

Après avoir surmonté l'épreuve du labyrinthe, l'âme de l'initié va alors emprunter l'allée centrale de la nef qui figure l'axe des solstices passant par les signes du Cancer et du Capricorne. Cet axe nord-sud se termine derrière l'autel au vitrail de la Résurrection qui symbolise le Capricorne, la Porte des Dieux. Mais avant d'accéder aux sphères supracélestes, l'initié devra entreprendre sa descente aux Enfers. L'âme voyage donc dans les mondes souterrains et infernaux figurés ici par la crypte des évêques. Celle-ci, encore déserte, est prévue pour accueillir la dépouille de 24 évêques. Pourquoi 24 évêques et pas 23 ou 25 ? Tout simplement pour offrir une symétrie inversée aux 24 tilleuls argentés qui coiffent le sommet de l'édifice. Les arbres symbolisent les 24 heures de la course du soleil visible ; les 24 tombeaux évoquent la marche du soleil invisible. Ils sont le reflet inversé du monde, l'antithèse dont la confrontation à la thèse permettra la synthèse. Du chaos des ténèbres doit surgir l'ordre lumineux. Après son périple dans le monde des morts, l'âme emprunte l'axe du monde qui relie entre eux les mondes infernaux, terrestres et célestes. Il s'agit tout simplement du pilier central de la crypte qui est aussi la base de l'autel principal. L'axis mundi est aussi l'arbre de vie au centre de l'univers. Stylisé, il figure sur le vitrail de la Résurrection encerclé par un arc-en-ciel de briques. Il ne reste plus à l'âme purifiée de l'initié qu'à emprunter le puits zénithal que constitue la cathédrale pour atteindre le Ciel symbolisé par notre verrière triangulaire pointe en bas surmontée d'une croix.

Croix qui, au premier abord, peut sembler très anachronique dans un tel contexte. En effet, si dans son acception chrétienne elle est ici totalement déplacée au regard de ce temple ésotérique qu'est l'édifice conçu par Mario Botta, il n'en est pas de même si on l'intègre, en un nouveau symbole, au fameux triangle. Éclairons-nous aux lumières du 33^e Oswald Wirth (*La Franc-maçonnerie rendue intelligible à ses adeptes*, tome II, Dervy, Paris, 1994, p. 154) : « Le septénaire confine à la Maîtrise, aussi n'avons-nous que des indications sommaires à fournir sur le signe qui s'obtient en renversant celui du Soufre. C'est un triangle renversé ▼ (Eau) surmonté par la croix qui indique, dans ce cas, une élaboration achevée, un travail d'épuration et de perfectionnement glorieusement terminé ✚. Il s'agit donc ici d'une Eau ayant subi la série complète des distillations épuratoires, grâce auxquelles se sont exaltées ses qualités propres. Cette substance ainsi sublimée et quintessenciée n'est autre chose que la personnalité ou l'âme humaine intégralement purifiée, fortifiée, trempée, par les épreuves de l'existence, et parvenue à un état lui permettant de réaliser ce que le vulgaire appelle des miracles.

Le Compagnon ne doit pas ignorer que tel est l'idéal qui lui est proposé. Sans doute, l'accomplissement intégral du Grand Œuvre, figuré par l'idéogramme ♣ qui nous occupe est réservé à l'initié parfait au Maître. »

Lorsque nous avons abordé le symbolisme du tilleul nous avons évoqué la figure du centaure Chiron. Le fils de Philyra vivait dans une grotte sur le mont Pélion, en Thessalie. Sage et bienveillant envers les hommes, il avait également dispensé sa science au divin archer Apollon, divinité suprême des pythagoriciens. Le centaure avait aussi élevé Achille, Jason et Asclépios. Ce fils d'Apollon, dont les grecs firent un dieu de la Médecine, avait découvert le moyen... de ressusciter les morts.

Nous n'allons pas quitter la mythologie grecque. Le triangle inversé est le symbole de la caverne (nous venons de voir que la « cathédrale » était la caverne initiatique) et de la nature humaine (parfaitement en harmonie avec le symbolisme de l'édifice, Mario Botta et M^{gr} Herbulot baptisèrent leur temple « la maison de l'Homme »). Le triangle pointe en bas symbolise aussi l'eau et le sexe féminin. La verrière triangulaire de M. Botta est en cuivre, métal traditionnellement attribué à Vénus, l'Aphrodite grecque, la déesse de l'amour née des eaux... En astrologie, les domiciles de Vénus (c'est-à-dire les signes du zodiaque où elle est particulièrement puissante) sont le Taureau et... la Balance. La déesse surgie des flots pourrait bien aussi suggérer un rapprochement avec l'Ère du Verseau, dont l'imminent avènement (si l'on en croit les calculs contradictoires des « spécialistes ») fait délirer ésotéristes et adeptes du *New Age*.

Métal somme toute fort commun au premier abord, le cuivre va nous ouvrir d'étranges et sulfureuses perspectives. Adressons-nous à une autorité en maçonnerie et en occultisme : le Grand Maître du Rite de Memphis Misraïm, Robert Ambelain (*La Franc-Maçonnerie oubliée*, Robert Laffont, Paris, 1985).

En hébreu, le serpent de la Genèse se dit *nahash*, mot qui désigne également le cuivre, métal que les hermétistes donnent à la planète Vénus. Le mot *nahash* s'écrit, en hébreu, noun-hé-shin. De là dérivent :

- *nâhash* : « airain », « cuivre » ;
- *nahash* « serpent » ;
- *nahaash* : « observer les serpents », « user d'augures », « prévoir l'avenir », « user de sortilèges » (peu usité) ;
- *nêhasheth* : « chaînes », « ce qui est en-dessous » ;
- *nahashon* : « conjurateur » ;
- *nehustha* : nom du serpent d'airain que Moïse élèvera dans le désert (Nombres, 21,9) pour guérir les israélites des attaques des serpents. On retrouve le serpent d'airain en bonne place dans la symbolique maçonnique.

Après la « signature » de la « cathédrale » par le 666, la présence d'un serpent, fut-il d'airain, auquel est associée des pratiques magiques n'est vraiment plus pour nous surprendre. Si l'édifice abrite une caverne initiatique c'est qu'il est aussi la montagne sacrée qui renferme la caverne primordiale dont l'entrée est gardée par le labyrinthe. Sans avoir à faire preuve de beaucoup d'imagination, on remarquera que la forme biseautée de la construction évoque, effectivement, la silhouette d'une montagne. Montagne (sacrée puisque nous sommes dans un temple) qui est le fameux volcan sur l'île au nord du monde que décrivent toutes les traditions ésotériques. Le puits zénithal de la « cathédrale » n'est autre que le cratère du volcan qui permet à l'initié d'accéder

aux entrailles de la Terre où il pourra appliquer la formule Rose + Croix : V.I.T.R.I.O.L. (*Visita interiora terrae, rectificandoque invenies occultum lapiden* : Visite l'intérieur de la terre, et en rectifiant, tu trouveras la pierre cachée). S'agit-il du pilier central de la crypte des « évêques » qui, un peu plus haut, se métamorphose en table d'autel ? L'indispensable 33^e René Guénon nous apprend d'ailleurs (au chapitre X du *Roi du Monde*, Editions Gallimard, Paris, 1983) qu'un triangle de lumière brûle au sommet du mont Méru, la montagne sacrée de l'hindouisme. L'innovation architecturale de Mario Botta s'avère, à l'étude, n'être que l'ultime avatar du temple à oculus zénithal qui permet, selon la formule de Jean-Pierre Verdet évoquant le Temple du Champ-de-Mars de Yvan Theimer... « que les eaux sans rivage d'en haut rejoignent les eaux gravides d'en bas, que les liens entre le ciel et la terre ne soient jamais rompus... ». Union mystique (et magique) des eaux d'en haut et des eaux d'en bas qui est aussi célébrée au Panthéon d'Hadrien à Rome (le modèle du Panthéon républicain de Paris), à l'Observatoire de Paris, à la pyramide du Louvre (la petite sœur parisienne de la pyramide de Chéops), à l'Arche de la Fraternité à la Défense.

La religion des bâtisseurs de cathédrale

L'extraordinaire prolifération de symboles maçonniques, ésotériques, alchimiques et astrologiques à Evry, et la non moins extraordinaire implication de nombreux francs-maçons dans l'édification de la « cathédrale » conduit à poser la question aussi simple que redoutable : « Pourquoi ? ».

La réponse se trouve peut-être dans le n° 75-76 de juillet-octobre 1969 d'*Humanisme*, la revue du centre de documentation du G. O. F. L'article sur *Le Symbolisme des cathédrales gothiques* va éclairer notre lanterne. Si les Frères s'intéressent autant aux cathédrales c'est que, dans leur très particulière optique (qui d'ailleurs est en partie exacte), celles-ci sont calquées sur le temple maçonnique. Pour ceux qui se veulent (parfois bien abusivement) les héritiers des bâtisseurs de cathédrales du Moyen Âge, la construction d'une cathédrale selon les nombres et les figures maçonniques revient à continuer de bâtir le Temple de Salomon. Si pour le commun des mortels la cathédrale est un édifice exaltant la foi catholique, il n'en va pas de même pour nos initiés. Au-delà des apparences taillées dans la pierre, ils voient la permanence de la Tradition (au sens guénonien du terme) : « Ces cathédrales sont toutes vouées à Notre-Dame. Non à la mère du Christ, mais à la Vierge-Mère, qu'elle s'appelle Gaea, Rhéa, Cybèle, Déméter, Isis, la Bonne Déesse, la Terre Mère. Dans la célèbre cathédrale de Chartres notamment, la Vierge qui trône est noire avec un puits qui descend aux entrailles de la Terre. C'est donc bien la *Natura Naturans*. » Derrière un décor catholique ils « lisent » un enseignement ésotérique caché aux profanes : « A Notre-Dame de Paris, le porche d'entrée est surtout décoré de symboles alchimistes. Sur le trumeau central qui partage les deux baies, une série de vingt-huit figures représentent les sciences médiévales, dont l'alchimie avec ses deux livres : l'un fermé = l'ésotérisme, l'autre ouvert = l'hermétisme ; maintenue contre ce dernier, une échelle de neuf échelons symbolise les opérations alchimiques successives et la patience. Au portail Nord, celui « de la Vierge », on est d'abord surpris de voir Marie tenir dans ses mains un symbole rosicrucien ; puis sur le tympan, une vie du Christ avec un sarcophage qui porte les symboles alchimiques des métaux planétaires, le Soleil étant placé juste au milieu, ce qui tend déjà à prouver les connaissances héliocentriques. »

L'apparente contradiction de laïcards fanatiques apportant leur contribution à l'érection d'un édifice catholique se résorbe ainsi d'elle-même. La cathédrale est seulement l'« enveloppe » d'un temple initiatique. Au premier abord on semble se trouver devant un édifice catholique, mais en regardant de plus près, on découvre qu'il s'agit d'une coquille presque entièrement vidée de sa substance et habitée par un parasite vivant largement aux crochets de son hôte. Maniant avec brio les symboles et les concepts, les initiés ont, en modifiant les formes, modifié la nature même du catholicisme.

C'est, étrange retour des choses, une application de la doctrine thomiste : « C'est la fin qui fait [...] que la forme est forme puisque c'est en vue de la fin que la matière reçoit une forme et que la forme perfectionne une matière. » (Saint Thomas d'Aquin, *De Principiis Naturae*). Insidieusement, la modification des formes (transformation des églises en sinistres hangars sans âme, réforme liturgique, abandon du latin et de la messe selon le rite tridentin, etc.) a affecté la nature même de la religion.

C'est ce qui ressort des étonnantes déclarations des principaux protagonistes de l'érection de la « cathédrale » d'Evry.

Commençons par l'architecte Mario Botta (*Prières de pierres* dans le n°7 d'avril 1995 de *Parole(s)* 91). « Ainsi, je me suis trouvé confronté au thème de l'église, plus précisément au thème de la construction de l'église d'aujourd'hui... C'est un engagement qui affronte les problèmes de la vie d'aujourd'hui. C'est pour cette raison que j'ai dessiné la « maison de Dieu » en pensant à la « maison de l'homme ». » Botta avoue froidement qu'il n'élève pas un temple à la gloire de Dieu, mais à la gloire de l'Homme. Nous ne sommes plus dans le cadre du catholicisme, ce que confirme amplement la suite de ses propos. « Mais nous devons nous souvenir que la transcendance n'est qu'en nous. »

L'Homme, auquel Botta vient d'édifier un temple, se voit promu au rang de divinité puisqu'il ne peut trouver la transcendance qu'en lui-même. « C'est une structure qui dépasse même la signification religieuse qui l'a engendrée, afin de témoigner, pour les croyants et les non-croyants, d'un besoin primaire ancestral, profondément humain. » La « cathédrale » n'est plus catholique : c'est l'expression d'un besoin primaire quasi instinctif, du « plus petit commun dénominateur » pouvant rassembler « œcuméniquement » les confessions les plus diverses.

Le Père Alain Bobière, vicaire épiscopal chargé de mission pour le projet de construction de la cathédrale, apporte aussi sa contribution à l'édification de la « nouvelle » religion : « Bâtir une cathédrale est une aventure. Une aventure de la foi. Bâtir une cathédrale c'est croire que l'Église n'est pas moribonde... C'est affirmer que l'Église ne tourne pas frileusement le dos à la modernité... C'est vouloir réconcilier l'an et la prière, la beauté et l'évocation de Dieu » (déclaration faite à *Infos* 91, 1989). Le Père Bobière n'affirme pas sa foi, il se contente de bâtir pour croire que le cadavre bouge encore au rythme de l'avancée des travaux.

Sa seule hantise est d'être taxé de ringardise en tournant le dos à la fameuse tarte à la crème de la « modernité ». Quant à croire que la monstruosité architecturale de M. Botta puisse réconcilier l'art et la prière c'est faire preuve à la fois d'une extraordinaire naïveté et d'une confondante ignorance : depuis l'aube des temps, l'art puise sa force dans la spiritualité, il a dégénéré quand les artistes revendiquèrent l'autonomie absolue et sacrifièrent assidûment au culte du Veau d'or. En outre, le Père Bobière semble



ignorer la définition du mot évocation : « Terme de magie. Action d'évoquer, de faire apparaître les démons, les ombres ou les âmes de morts » (*Dictionnaire Littré de la langue française*). C'est, au choix, une preuve supplémentaire de la déliquescence intellectuelle du clergé ou un effarant aveu.

Donnons maintenant la parole à M^{gr} Guy Herbulot, Evêque d'Evry Corbeil-Essonnes (*Parole(s)* 91, n° 7 d'avril 1995) : « La Cité a besoin d'un signe traditionnel qui traduise ses racines ». Après ce début prometteur mais probablement accidentel, l'évêque dérape aussitôt dans *Bouvard et Pécuchet* : « La Cathédrale n'est pas dressée seule et loin d'autres bâtiments publics pour affirmer un quelconque pouvoir mais il est hautement symbolique qu'elle prenne sa pleine signification en bordure de la place des Droits de l'Homme, avec la Mairie, l'Université, la Chambre de Commerce : notre Église est dans le monde et pour le monde ». L'Église comme service public et commerce de proximité. Dans *Infos* 91 de 1989, M^{gr} Herbulot avait offert à ses paroissiens le fruit de ses réflexions spirituelles : « Le peuple rassemblé est appelé à s'approprier ce lieu et à en faire sa demeure. [...] L'homme est un être de besoin, certes, mais il est aussi un être animé de désirs. D'où cette nécessité de créer un espace pour le désir. [...] Notre temps appelle à la réalisation de lieux de culture, de lieux religieux symboliques qui donnent à l'homme le pouvoir de se retrouver davantage lui-même. » Voilà un texte que ne renierait aucun animateur gauchiste (et subventionné) d'une quelconque Maison de la Culture de banlieue ! L'Église comme espace de rencontres, forum permanent, café du Commerce. Dangereux récidiviste, l'évêque d'Evry persiste et signe dans son bulletin diocésain d'information à l'occasion du dimanche de Pâques, le 7 avril 1996 : « Peuple de Dieu qui vis en Essonne, réjouis-toi ! En ce jour de Pâques, c'est toi-même que tu fêtes en célébrant la Fête-Cathédrale. Car Dieu a fait de toi sa demeure en ce département de l'Essonne. Et cette cathédrale, édifiée au centre de la Ville Nouvelle d'Evry, te rappelle le Temple vivant que tu es toi-même et qui se construit dans le département depuis la création de ce diocèse. Que dansent et chantent les pierres vivantes que nous sommes ! »

L'inauguration de la cathédrale sur le thème « Maison de Dieu, Maison des Hommes » est encore repris dans un tract de la paroisse de Saint-Vrain (*Écho* du 8 mars 1996) : «... C'est ainsi que commencera la Fête Cathédrale qui inaugurera cette «Maison de Dieu, Maison des Hommes». Par sa forme arrondie elle se distingue des bâtiments voisins [c'est en effet à ça que l'on reconnaît généralement une église !], mais



Une vue d'ensemble du « centre-ville » d'Evry. Bordant la place des Droits de l'Homme et du Citoyen, on peut voir de gauche à droite la Chambre de commerce, la mairie d'Evry et la « cathédrale ». Ce cauchemar architectural et urbanistique peut encore s'enorgueillir d'une avenue Paul Delouvrier et d'une rue Pierre Bérégovoy.

par ses briques elle s'intègre à ceux qui l'entourent [où ne va pas se nicher l'obsession de l'intégration !]. Elle est à la fois artistique et liturgique [!?!]. Elle est aujourd'hui prête à accueillir croyants et non-croyants [ce n'est donc plus, *stricto sensu*, une église catholique destinée à la célébration du culte catholique mais un vague lieu de vagues rencontres].

Ainsi, au fil d'une évolution insidieuse (ou plutôt d'une involution), l'église de l'évêque se transforme en quelque chose qui n'a plus rien à voir avec un lieu de culte catholique. On est alors très proche, tant par la forme que par la destination, du Panaréthéon, le fameux Temple de la Morale du F.°L. Ledoux. Nous ne sommes plus dans le lieu consacré d'un sacrifice divin mais à la tribune d'un prêche moraliste « politically correct » où l'insipidité du discours est dissimulée sous le caractère spectaculaire de l'« office ». En effet, la « cathédrale » a été délibérément conçue comme une salle de spectacle.

Dans l'ouvrage de Claude Mollard, la comparaison avec le théâtre revient de façon obsessionnelle : « La cathédrale d'Evry, par sa forme comme par sa dimension — elle peut recevoir mille deux cents personnes — ressemble au théâtre municipal d'une ville de soixante mille à cent mille habitants et l'on sait que le coût d'un édifice de ce type se situe aux environs de quatre-vingts millions de francs. C'est le prix que coûtera en définitive la cathédrale, un prix relativement modeste eu égard à celui que l'on peut imaginer aujourd'hui pour les cathédrales du Moyen Age » (op. cit., p. 112). « Mario Botta est parti d'un cercle pour aboutir à un dispositif focalisé, au caractère théâtral (ce que soulignent de nombreux visiteurs) avec d'un côté la scène et, en face, le public-fidèles, soit au sol, soit dans les galeries. » (op. cit., p. 216). « Elle est également la première cathédrale, à recourir aux technologies contemporaines de la scénographie. [...] À Evry, nombre de visiteurs s'étonnent de l'existence de deux rampes d'éclairage situées de part et d'autre de l'autel, sur lesquelles sont accrochés projecteurs et amplificateurs. La cathédrale dispose d'une régie lumière et son comme une salle de spectacle. Elle possède également un variateur d'ambiance lumineuse. Elle n'a donc

rien à envier à la scénographie sophistiquée des salles de théâtre contemporaines. » (op. cit., p. 219)

Vidée de toute substance, abandonnant progressivement sa doctrine millénaire au profit des mirages du siècle, l'Eglise, qui en arrive à ne plus croire en la réalité et en l'efficiencia de ses propres rites, transforme alors sa liturgie en spectacle dépourvu de toute aspiration à la transcendance. C'est alors la course à l'artifice technique ; comme les haruspices incrédules de la Rome ancienne s'imaginaient pouvoir impressionner éternellement les foules par le décorum et des tours de passe-passe, le clergé moderniste croit qu'il remplira ses églises en utilisant les mêmes recettes que les saltimbanques. Bien moins doué sur le plan artistique que les vedettes du show-business et n'ayant plus rien à dire, il est voué au désastre. Intersigne inquiétant : la dernière cathédrale, qui s'inspire au plus haut point de la symbolique funéraire maçonnique, abrite un musée. Cruelle prémonition pour une Église vouée à n'être plus qu'un vestige du passé enterré sous la poussière d'une vitrine ?

Omphalos et axe : de nouveau l'obsession d'une géographie magique

La réalisation de la « cathédrale » d'Evry ne répondait nullement à la nécessité pour le diocèse de se doter d'un tel édifice puisqu'il existait déjà. Claude Mollard est bien obligé d'avouer que l'Essonne était déjà dotée d'une église cathédrale : l'église gothique de Saint-Spire, à Corbeil, devenue cathédrale en 1966, lors de la création du nouveau diocèse. Mais cet édifice présentait un défaut rédhibitoire : c'était une église catholique construite selon des règles traditionnelles et, de ce fait, impropre à la mise en œuvre des « innovations » liturgiques et théologiques. Chargée de siècles, imprégnée des traditions « obscurantistes », implantée au cœur d'une cité à figure et échelle humaines, elle ne pouvait convenir au rôle de nouvelle Tour de Babel se dressant orgueilleusement au cœur d'une nouvelle Babylone.

En parfaits petits démiurges les initiés avaient bâti des villes nouvelles au cœur de départements nouveaux : des Babylone sans racines et sans âme au milieu de chimères administratives. L'initié Paul Delouvrier, membre du Comité exécutif de la Commission Trilatérale et *deus ex-machina* de la « réorganisation » de la région parisienne, avait créé 8 nouveaux départements autour de Paris. Cette réforme, qui consistait à réaliser une enneade pythagoricienne (8 départements + Paris = 9), renouait ainsi, à deux siècles de distance, avec la réforme territoriale envisagée, dès septembre 1789, par une commission des Etats Généraux animée par Thouret et où siégeaient les Ff. Target, Bureaux de Puzy et Dupont de Nemours. Dans ce que Mirabeau décrivait comme un « cauchemar de géomètre » on avait envisagé de diviser la France en 81 (9x9) départements rigoureusement carrés, eux-mêmes divisés en 9 cantons subdivisés à leur tour en 9 communes... Le cauchemar de géomètre était en fait le rêve prométhéen d'apprentis démiurges qui voulaient détruire la réalité organique de la France pour lui substituer un quadrillage artificiel inspiré de conceptions magiques : le territoire national devenant un gigantesque mandala structuré par des concepts arithmologiques. Ce que les vicissitudes de l'Histoire avaient interdit aux révolutionnaires de 1789, l'aménagement technocratique du territoire sous la V^e République allait enfin le concrétiser. Autour de la capitale — phare universel des Droits de l'Homme depuis deux siècles — on allait ainsi créer une ceinture magique ornée de villes nouvelles habitées par un Homme nouveau appelé à bâtir un monde nouveau à sa propre gloire. Mais,

taillés à vif dans la chair de vieux pays, dépourvus de réalité organique, ces nouveaux départements ne furent que des Golems : des monstres d'argile sans entrailles et sans âme. On avait cru pouvoir leur offrir un cœur en créant du néant des villes nouvelles ; on leur avait juste enfoncé un bloc de béton dans la poitrine.

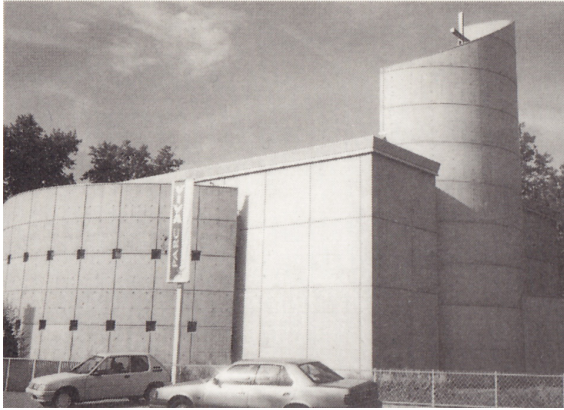
Comme ses sœurs, Evry est une ville artificielle conçue par des apprentis sorciers : elle n'a pas de centre ni de cœur. Le Golem est argile informe ; il fallait lui donner un cœur (un centre) et une colonne vertébrale (un axe, ici la colonne tronquée de la cathédrale) avant de pouvoir inscrire le mot Vie sur son front orné d'une couronne d'arbres qui n'est autre que Kether, la plus haute des Séphiroth de l'arbre séphirotique. C'est seulement à ce prix que l'on pouvait espérer animer magiquement le monstre : « C'est à cet emplacement que l'établissement public de la ville nouvelle propose à l'évêché d'implanter la cathédrale. Après vingt-cinq années d'hésitations et d'errance, le centre de la ville nouvelle renoue avec des principes d'urbanisme qui consistent à intégrer dans un même espace des activités complémentaires fondamentales telles que la fonction politique (mairie), la fonction culturelle (conservatoire de musique), la fonction commerciale (chambre de commerce), la fonction intellectuelle et de formation (université), la fonction d'accueil (hôtel), la fonction de transport (gare du RER). Il y manque la fonction religieuse : la cathédrale va l'incarner. Certes, cela donne à l'Église catholique une place prépondérante qui peut gêner les fidèles d'autres religions, mais l'Église renoue ainsi avec une tradition, et les urbanistes avec l'idée de la place centrale comme élément unificateur d'une ville » (Claude Mollard, *op. cit.*, pp. 48-49). Nous sommes ici très loin de la réalité organique des villes médiévales dans lesquelles les rues commerçantes se groupaient autour de l'église et du beffroi de l'hôtel de ville, où la vie s'organisait naturellement entre activités profanes et religion. La vision technocratique de Mollard est glacée : on a absolument besoin d'un centre pour structurer un ensemble disparate et informe, pour donner une illusion de vie. « Paul Delouvrier, le père des villes nouvelles, accepte à ma demande, de participer au comité de parrainage de la cathédrale, et déclare qu'il l'appelle de ses vœux depuis 1965, près de trente ans déjà » (Claude Mollard, *op. cit.*, p. 38).

Le revêtement de briques rouges ne doit rien à la fantaisie ou à une quelconque volonté de Mario Botta d'humaniser le béton omniprésent ou de faire admettre la « hardiesse » de la forme en renouant — même de façon factice et indirecte — avec les réalisations du passé comme Saint-Sernin de Toulouse ou la cathédrale d'Albi : c'est la « marque » imposée souverainement par l'Etablissement public pour damier une unité d'ensemble (de façade) aux bâtiments de ce que l'on a pompeusement baptisé « centre-ville ». La forme cylindrique s'imposait pour un édifice conçu non pas comme une église mais comme un phare, un obélisque autour duquel doit s'organiser un centre. L'église est délibérément voulue comme un omphalos, pas comme un lieu de culte catholique : Mollard s'inquiète d'ailleurs de ce que la colonne tronquée puisse être interprétée par les fidèles des autres cultes (d'ailleurs très largement représentés à Evry où l'on comptait, avant même la construction de la cathédrale, synagogue, mosquée et pagode bouddhiste) comme un symbole de la volonté hégémonique du catholicisme.

A cet omphalos implanté au milieu du vide correspond nécessairement un axe car toute géographie sacrée est conçue autour de centres magiquement reliés entre eux par des axes soigneusement orientés et destinés à reproduire sur terre l'ordre immuable et parfait des mondes célestes. C'est d'ailleurs ce qu'avoue sans complexe

Claude Mollard : « La cathédrale d'Evry, l'Axe Majeur de Cergy Pontoise : un centre, un axe, deux façons de polariser le tissu urbain, de le sculpter pour lui donner un sens » (op. cit., p. 156). Puisque l'on nous y invite, intéressons-nous à ce fameux Axe majeur. « Ce qui est vrai à Evry, en son centre, finalement trouvé après trente ans de recherche, l'est également pour une autre ville nouvelle, Cergy-Pontoise. L'Axe majeur du sculpteur Dani Karavan, qui aligne ses trois kilomètres de perspective encore inachevée, polarise une partie de la ville nouvelle : l'Axe part d'un centre, la place semi-circulaire construite par Ricardo Bofill et marquée par le belvédère de Dani Karavan. Elle guide le regard jusqu'à l'horizon, au-delà des boucles de l'Oise, précisant les limites de la ville. Travail d'urbaniste, d'architecte et de sculpteur, cette entreprise de titan est inutile en apparence, mais combien symbolique pour peu que les responsables politiques la considèrent moins comme un monument que comme un lieu de vie au service de la population » (op. cit., p. 156).

Cette étonnante référence à une œuvre qui, en apparence, n'a aucun rapport avec la « cathédrale » d'Evry ne doit pas nous surprendre. L'Axe majeur prend naissance au milieu d'un ensemble architectural hautement symbolique, pensé par un architecte initié auquel on doit, entre autre, l'aménagement de la place de Catalogne à Paris et le Palaccio Abraxas à Marne-la-Vallée. Le point origine de l'alignement est un obélisque incliné qui sert ainsi de gnomon (nous invitons le lecteur à se reporter aux pages 85-86 et 212-214 de notre livre *Paris maçonnique*, Faits & Documents, 1996). Signe de son importance aux yeux des initiés, l'Axe Majeur est le plus gros projet de mécénat privé dans le domaine des arts plastiques depuis quelques années autour du projet des Douze Colonnes conduit en 1988-1989 par... Claude Mollard ! Après avoir œuvré à l'implantation des colonnes de Buren au Palais-Royal que traverse le mythique méridien de Paris, voilà notre homme impliqué au plus haut niveau (de maçon ?) dans l'érection d'une cathédrale et d'un axe magique qui passe — ô hasard — par Evry. Dans un très curieux ouvrage où la forme romanesque nuit malheureusement à l'exposition de données fort intéressantes (Félicien, *La Rose de Nostre Dame*, Editions de Mambré, Paris 1994, pages 166 et suivantes), on dévoile l'étonnant alignement qui démarre avec l'Axe majeur à Cergy-Pontoise avant de passer par Evry pour continuer sa route par Château-Chinon (inamovible fief politique de François Mitterrand), frôle ensuite le mont Beuvray (où l'ex-président envisagea de se faire enterrer avant de s'installer définitivement au cimetière de Jarnac) et la roche de Solutré (lieu de pèlerinage mitterrandien) avant de terminer sa course à Cortona, charmante petite ville toscane qui s'enorgueillit de posséder le tombeau (apocryphe) de Pythagore et d'avoir été jumelée avec Château-Chinon quand François Mitterrand en était le maire.



LA CATHÉDRALE D'ÉVRY

ÉGLISE OU TEMPLE MAÇONNIQUE ?

Il n'existe aucune cathédrale en France ressemblant à la cathédrale d'Evry. A la différence des nefs de pierre du roman ou du gothique, cet édifice n'est qu'un assemblage d'éléments architecturaux d'origines diverses. Ici aucune élévation spirituelle ou religieuse. Le religieux est totalement absent. Tout visiteur de cette construction pourra le constater : la cathédrale d'Evry n'a vraiment rien d'une cathédrale. Voici la véritable histoire de sa construction, de ses maîtres d'œuvre travaillant pour la seule gloire du Grand Architecte de l'Univers et l'explication des symboles maçonniques et gnostiques qui y figurent. Un voyage au cœur, non de la véritable Église romaine, mais plutôt de l'Eglise de Satan.

SOMMAIRE

Quand l'architecture catholique s'inspire de Pythagore - Une cathédrale en forme de monument maçonnique - L'exemplaire choix des (faux) exemples - Le Temple de la Moralité - La très (peu) édifiante histoire tronquée d'un édifice en forme de colonne tronquée - L'étonnant comité de parrainage de la cathédrale - Retour sur la colonne - La couronne d'arbres ou quand l'arbre ne cache pas la forêt mais le Chiffre de la Bête ! - La verrière triangulaire : le Triangle des Bermudes où disparaît la fable de la cathédrales édifice catholique - Le labyrinthe qui ouvre la route de la Porte des Dieux - La religion des bâtisseurs de cathédrale - Omphalos et axe : de nouveau l'obsession d'une géographie magique.

Spécialiste des questions maçonniques et ésotériques, Dominique Setzepfandt a déjà publié Mitterand, Grand Architecte de l'Univers et Paris maçonnique, deux ouvrages essentiels consacrés à l'architecture symbolique de Paris.